



Louis Pergaud

**DERNIÈRES HISTOIRES
DE BÊTES**

**LE MIRACLE
DE SAINT-HUBERT**

1911

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

DERNIÈRES HISTOIRES DE BÊTES.....	3
UNE BATAILLE DANS LA FORÊT.....	4
UN DRAME DANS LA HAIE	15
LA DERNIÈRE HEURE DU CONDAMNÉ	24
L'ARRIVÉE DU MAÎTRE.....	33
LA REPUE FRANCHE	38
L'IMPRUDENTE SORTIE.....	44
LE LIÈVRE FANTÔME.....	49
LE MIRACLE DE SAINT HUBERT.....	55
Ce livre numérique :.....	78

**DERNIÈRES HISTOIRES
DE BÊTES**

UNE BATAILLE DANS LA FORÊT

C'était le matin, dans la forêt des Essarts, la grande forêt verte aux hêtres élancés, aux blancs bouleaux, aux chênes noueux.

Le soleil, derrière la croupe chenue du mont de la Bouloie, laissait filtrer, par une sorte d'œil-de-bœuf nuageux, quelques rayons d'or qui glissaient sur les frondaisons comme une onde pure sur un gravier vert.

Le bois s'éveillait avec les chants des merles et l'écureuil Guerriot, tout ébouriffé encore de sommeil mit le nez à la fenêtre.

La boule de Guerriot, juchée à une fourche de branches, à trente pieds du sol, dominant la futaie, se balançait à tous les vents et, dans la blonde lumière de ce clair matin d'automne, tout petit devant l'immensité, il faisait penser au mousse de ce navire qui n'avait « ja-ja-jamais navigué », au petit mousse désobéissant qui aurait grimpé dans la hune du gabier de misaine pour inspecter le large mystérieux de la ténébreuse mer de verdure sur laquelle voguait son destin.

Il sortit d'un bond rapide, se retourna d'une cabriole, puis, comme s'il eût voulu explorer plus loin encore ce sombre domaine, embué de brume, il grimpa au faite de son arbre et écouta.

Tour à tour, les pinceaux de ses oreilles se dirigèrent vers le mont de la Bouloie, au levant où chantaient les merles, vers les étangs de Chambotte au midi, au nord vers le village des Hommes et vers les prairies du couchant où les perdrix grises se rappelaient.

Où moissonnerait-il aujourd'hui ?

Irait-il aux faînes de la clairière, aux glands de la grande tranchée, aux noisetiers de la lisière ?

Il hésitait à fixer son choix.

Tout d'abord, il alla visiter son grenier, une autre boule plus petite dans le sapin de la vallée. Il regarda son monceau de glands, jaugea son tas de noisettes et son amas de faînes, puis décida, avant toute autre cueillette d'aller faire un déjeuner de glands, car le garrulement des geais et le caquetage des pies lui rappela que tous ces pirates nomades qui partaient vers les pays de soleil dévalisaient chaque jour, en passant, les plus beaux chênes de sa forêt.

Quels bavards que ces geais et quels gloutons !

Tous les jours une caravane ailée, une centaine de ces bohèmes de l'espace tombaient sur les taillis, s'y gavaient à qui mieux mieux, dormaient dans les alcôves de feuilles et repartaient le lendemain avec l'aurore pour être immédiatement remplacés par une autre horde, non moins affamée ni pillarde. Et l'on pouvait être certain qu'il ne restait rien à glaner de bon ni de mûr là où s'étaient installés les campements de ces écumeurs voraces.

Toujours en bandes, se querellant pour un rien, se réconciliant aussitôt, se flanquant de grands coups de bec pour se roucouler l'instant d'après des protestations d'amitié, ils étonnaient l'écureuil qui leur préférait de beaucoup les petites grives discrètes et les merles joyeux.

Guerriot, qui ne frayait guère qu'avec ses camarades écureuils et jouait gentiment avec eux, les soirs d'été, dans les sentiers de branches et les cachettes de feuilles des grands chênes, ne comprenait pas qu'on pût se quereller et se battre ainsi pour des motifs auxquels il ne comprenait rien et se réconcilier l'instant d'après.

– J'irai aux glands, décida-t-il.

Et par ses sentiers aériens, le long des branches et des rameaux, sautant les clairières comme des fossés d'espace, franchissant des abîmes sombres avec une légèreté d'oiseau, il gagna le centre du bois et les chênes de la grande tranchée.

Au gros hêtre du sentier, il croisa un de ses frères, son jumeau de la précédente saison, qui, lui aussi, levé de bonne heure, partait à sa moisson, c'est-à-dire à la glane des noisettes. Il avait déniché, la veille au soir, en flânant par les fourrés, un gros buisson qui en était chargé et il invita Guerriot à partager son aubaine.

La tentation était forte, mais Guerriot était volontaire et têtu : il avait décidé pour ce matin qu'il ferait un déjeuner de glands, donc il mangerait des glands, ne serait-ce que pour intimider un peu tous ces braillards à plumes bleues qui, déjà, là-bas, de chêne en chêne, se récriaient avec des « tchaie ! tchaie ! » criards et désagréables.

Ils se quittèrent après s'être, en leur langage, souhaité bonne cueillette et bonne journée et, tandis que le frère roux, comme une balle lancée, disparaissait derrière les vertes tentures de feuilles, lui, Guerriot, grimpant aussi haut que possible pour voir plus loin, continua de sauter de faîte en faîte, d'arbre en arbre, comme une personne qui, pour traverser un gué, bondit de pierre en pierre.

Quand il arriva à la Grande Tranchée, il vit que c'était par tous les chênes un véritable fourmillement. De tous coins, sur toutes les branches, derrière tous les rameaux, au milieu, en haut, en bas, voire au-dessus des arbres, des geais et des geais sautaient, marchaient, voletaient, avançaient, se posaient, se gavaient.

De la cime où il était, il distinguait parfaitement leurs gestes.

Pan ! un grand coup de bec sur la cupule pleine, un coup sec ; puis le grand bec s'ouvrait comme un compas ; le gland décollé s'engageait dans cet entonnoir, s'y engouffrait avec difficulté et l'oiseau, allongeant et retirant le cou, tel un chien qui a dans le gosier un os qui ne veut point passer ou encore le loup de la fable, avalait péniblement cette trop grosse becquée. Mais il recommençait aussitôt, affamé, vorace, glouton.

Guerriot était très irascible. Cette façon de manger le dégouta d'autant plus qu'il n'aimait pas les geais.

– J'irai manger des glands au milieu d'eux, décida-t-il, et j'en emporterai à leur bec jusqu'à mon grenier si ça me plaît.

Et bravement il s'élança le long des branches de la grande tranchée. Il avançait vite, sans crainte de faire du bruit ni d'être entendu, pour bien montrer qu'il était chez lui, dans sa forêt, et que nul de ces bohémiens, sans gîte ni pays, n'avait le droit de rien lui dire.

Mais quand il arriva au premier chêne occupé, le geai sentinelle poussa un « tchaie ! » aigu de colère qui prévint les autres de l'arrivée d'un étranger, et tous, à ce signal, levèrent le bec sur leurs branches, interrogeant à leur tour par un « tchaie ! » rauque et regardant l'intrus qui venait les déranger.

Ils n'étaient point inquiets au fond et aucun ne fit le geste de fuir, car le cri du geai sentinelle les avait avertis que ce n'était pas un « touche à terre », un homme qui arrivait.

Ah ! si c'eût été l'homme, l'homme gris armé du bâton qui tonne, du fusil méchant qui cingle et qui tue, tous n'en auraient pas demandé davantage et se seraient sauvés à tire-d'aile, loin, loin, par le taillis, puis se seraient cachés dans les rameaux, derrière les feuilles.

Les geais n'ont pas peur des éperviers ni des buses, surtout en automne, quand ils sont en bande : ils ont bon bec et bonne griffe, et si ces grands voraces ailés chassent les merles et les

grives, ils ne s'attaquent point à eux. Ils ne craignent pas non plus les renards qui ne peuvent les suivre en l'air et ne montent point aux arbres : l'homme seul, parmi les « touche à terre », les terrorise et les met en fuite.

Tous les geais purent donc voir Guerriot s'amener le long de sa branche, les petites oreilles droites, les yeux brillants, le panache raidi, Guerriot qui n'avait pas l'air de se soucier de leurs gestes ni de leurs cris, mais qui n'était pas content.

Cependant, le geai sentinelle, furieux d'avoir été dérangé ainsi au milieu de son repas, recommença ses piaillements.

– On ne passe pas ! voulut-il dire à Guerriot dans son langage. Va-t'en manger ailleurs, nous étions ici avant toi !

Pour toute réponse, l'écureuil se dressa sur les pattes de derrière, montrant ses griffes et ses dents, bien résolu à exécuter ce qu'il avait décidé et à passer outre à cette défense outrageante.

Il ne manquerait vraiment plus que ça, que les plumeux dictassent des ordres aux poilus !

Mais le geai sentinelle, entêté lui aussi et vigilant exécuteur de sa consigne, prit son élan et vint battre de l'aile au-dessus de Guerriot, le menaçant de son bec coupant et pointu.

Sans hésiter alors, cette fois, l'écureuil furieux bondit de sa branche et sauta sur le geai pour châtier d'un bon coup de dent son intolérable insolence.

Jacquot, le geai, voyant le geste, vira de l'aile brusquement, de sorte que Guerriot le manqua à peu près et ne put lui arracher que deux plumes de la queue, ce qui fit crier l'autre bien plus fort encore, de colère et de souffrance. En même temps, soupçonnant un danger, il appelait à lui tous ses frères de la caravane pour l'aider à repousser l'ennemi.

À son appel, il y eut parmi les branches un froufroutement effrayant d'ailes claquant et un vacarme assourdissant de cris. Tous les geais, d'un même essor, prenant leur vol, se précipitaient en piaillant sur l'écureuil.

Un autre que Guerriot se serait peut-être laissé couler le long du fût de l'arbre et se serait enfui, mais lui n'était point de ceux-là : fuir devant des oiseaux, des êtres qui n'ont pas de dents, jamais ! Que l'un d'eux s'approchât seulement à bonne distance et il apprendrait ce que c'est que la morsure d'un écureuil en colère.

Ils arrivèrent en torrent, en trombe, obscurcissant le ciel au-dessus de sa tête, les griffes dardées, le col tendu, le bec ouvert, le plumet du crâne ébouriffé comme un casque et tous ensemble se précipitèrent sur l'ennemi.

Guerriot, alors, se détendit comme un ressort, d'un coup de tête en renversa un, en griffa un autre d'un coup de patte au passage, en mordit un troisième d'un coup de dent et se trouva perché tout à coup à deux mètres plus haut, presque au-dessus de l'arbre.

Et sans attendre qu'ils remontassent à l'assaut, piquant droit un plongeon en plein milieu de la bande, il se rua la gueule ouverte et les griffes mauvaises sur ces ailes étendues et ces becs écartés.

Pan par-ci, toc par-là, un coup de patte d'un côté, un coup de gueule d'un autre : « Attrapez, voleurs de glands ! » semblait-il leur crier, et, se démenant tel un diable dans un bénitier, il atteignit une branche de l'arbre voisin.

Les geais, cependant, furieux plus que jamais, se précipitèrent derechef sur lui.

– Tchaie ! tchaie ! tchaie ! Tapons, cognons, déchirons, piaillaient-ils pour s'exciter.

Et ceux qui avaient été blessés, criant plus fort encore, engageaient vivement leurs camarades valides à tuer ce gêneur, à assommer ce gueux sédentaire qui émettait la prétention de les empêcher de se nourrir.

Jacquot, sentinelle, arriva au-dessus de Guerriot et lui asséna sur la tête un grand coup de bec, mais le crâne de l'écureuil était solide, heureusement ; il fut à peine étourdi du choc, tandis que ses incisives, claquant comme des ciseaux, se fermaient, tranchantes, sur le cou de l'oiseau.

Trop bas ! Guerriot n'avait mordu que des plumes ; il les arracha d'un geste brusque et les cracha au vent, en criant de dégoût, pendant que les autres lui tombaient dessus.

À grands coups d'ailes et de bec, frappant partout à la fois, sur le cou, sur les pattes, sur les reins, sur le dos, ils allaient l'étourdir, l'étouffer, l'assommer, quand, pris d'une inspiration subite, il se laissa tomber comme s'il était mort et, se dégageant ainsi, s'accrocha par une patte à un rameau, s'y balança une seconde, puis, profitant de l'élan donné, sauta sur un autre chêne, à quelques mètres plus loin.

En désordre, cette fois, la bande de geais arriva derechef à lui ; mais sur le premier qui s'approcha, un jeune oiseau de l'année, plus audacieux que prudent, il se précipita comme un boulet, lui frappa la poitrine de tout son élan et, d'un maître coup de dents, lui ouvrit les veines du cou.

Le geai saigné tomba à terre avec l'écureuil. Une fois sur le sol, ce dernier comprit que les autres allaient le rejoindre bientôt ; aussi ne perdit-il point de temps à achever sa victime, mais, de branche en rameau et d'arbre en arbre, à travers le taillis, il se mit à fuir aussi vite qu'il le pouvait.

La partie n'était vraiment pas égale et Guerriot le comprit.

À cent contre un, comment lutter ? Il valait mieux pour lui se réserver et attendre, pour les attaquer, les heures d'après-

midi, quand, gavés et alourdis, ils sommeillent solitaires ou par petits groupes dans le taillis, sous les parasols de feuilles.

Les geais ne l'entendaient pas ainsi. On les avait dérangés de leur repas, un des leurs était mort, plusieurs étaient blessés, ils se vengeraient, ils tueraient Guerriot, ils lui crèveraient les yeux, lui ouvriraient le crâne, lui mangeraient la cervelle ; ils verraient couler son sang ; oui, tout cela, ils se le promettaient, se le juraient en le poursuivant, malgré ses détours, ses crochets habiles, ses sauts de côté insidieux par les buissons et les fourrés.

Bien qu'ils soient lourds et que le lacis des branches soit serré, ils ne les heurtaient point, car ce sont des oiseaux habiles et rapides que les geais, et vite, contournant les gros arbres, franchissant le taillis, virant et plongeant selon les obstacles, ils suivaient l'écureuil et gagnaient du terrain.

Ce fut sur le hêtre doyen de la clairière que Jacquot, l'ancien, leur général, cerna Guerriot et l'atteignit.

La bête forcée poussa trois longs cris aigus, le cri de rappel des écureuils, pour inviter les frères de race et les compagnons à venir à son secours. Et son oreille attentive perçut qu'on lui répondait de trois ou quatre côtés à la fois. Il cria encore pour indiquer qu'il était à la clairière et, du haut de son arbre, se prépara, grinçant des dents, à tenir tête à la cohue des ennemis.

Ils arrivèrent tous ensemble d'un même élan, serrés l'un contre l'autre et, leurs ailes claquantes, avant qu'il pût sauter, vinrent gifler Guerriot et le culbutèrent.

Il dégringola, mais se raccrocha aussitôt tandis que les autres, emportés par leur élan, le dépassaient de quelques brasses. Il en profita pour regrimper et quand ils revinrent étourdis eux aussi du choc ils se trouvèrent de nouveau prêts à se battre.

Alors ce fut une mêlée d'ailes, de pattes et de griffes dans laquelle, de temps à autre, luisait l'éclair d'une queue en panache sur laquelle s'acharnaient des becs dévorants, arrachant du poil et cognant de partout.

Les geais, trop nombreux et trop pressés, se gênaient et se blessaient mutuellement ; cependant, ils avaient tout de même l'avantage.

Mais, tout à coup, il y eut sur la bande qui assommait Guerriot un grand choc : c'étaient les trois frères de l'écureuil, celui de l'an dernier et ceux de l'année, ainsi que son père, qui, accourus à la rescousse, se mettaient aussi à mordre et à saigner.

Alors, les plumes et le poil et les gouttes de sang tombèrent plus drus sur le sol, à travers les branches du hêtre, et la mêlée devint terrible.

On entendit des piailllements aigus, des garrulements déchirants, des cris de douleur et de colère, des froissements d'ailes, des érafllements d'écorce et tantôt les uns, tantôt les autres, à grand renfort de coups passaient et repassaient dessus. Quelques geais piaulaient, gisant au pied de l'arbre ; Guerriot, saignant par vingt blessures, faiblissait ; ses camarades, non moins maltraités, se débattaient avec fureur.

Les ennemis, toujours aussi nombreux, leur pleuvaient dessus en cataractes, les aveuglant, les étouffant. Ils faiblissaient, évidemment, ils allaient être débordés, assommés. Las, ils ne se promèneraient plus, voyageurs aériens et légers, par leurs sentiers de branches, dans leur beau domaine ensoleillé et leurs belles provisions d'hiver seraient inutiles. C'était là leur dernier soleil !

Du moins, ils tomberaient en braves et pas un ne fuirait. Tous ensemble, ils foncèrent dans la volée d'ennemis, mordant

et déchirant, et tous ensembles furent cernés dans une prison d'ailes et de becs qui allaient cogner et tuer.

Mais au moment où ils enfonçaient rageusement et peut-être pour la dernière fois les couteaux de leurs dents dans les poitrails ennemis, un ébranlement terrible fit sursauter la forêt, un coup formidable tonna, un nuage empesté monta de terre en même temps que retentissait un furibond aboi de chien ; un second coup tonna presque aussitôt et, de la horde acharnée sur les écureuils, quelques oiseaux, cinglés par un plomb meurtrier, dégringolèrent, tués net et sans pousser un cri.

– Tchaie ! tchaie ! tchaie ! piailla Jacquot, l'ancien ; c'est le terrible, le grand ennemi, l'homme ! Fuyons, fuyons, fuyons !

Et à ce signal, tous ses soldats, épouvantés, lâchant leurs prisonniers abasourdis de vacarme et assommés de coups, s'enfoncèrent à large envolée dans les fourrés et les taillis, fuyant cet invincible ennemi, disparaissant derrière les rideaux de feuilles et les palissades de rameaux.

Avant que l'homme eût de nouveau préparé son tonnerre meurtrier, les quatre écureuils, comprenant aussi le nouveau danger qui surgissait, l'un derrière l'autre, le père en tête les guidant vers des abris sûrs, brancheyèrent à vive allure dans la direction du sapin¹.

Lorsqu'ils furent en sécurité, tandis que l'homme, si providentiellement intervenu, ramassait son gibier, Guerriot raconta aux siens comment la grande querelle était survenue.

Son jumeau lui rappela que le noisetier était toujours chargé de noisettes mûres et tous, encore bien un peu ahuris de l'aventure et très en colère, comprenant toutefois qu'ils avaient

¹ *Var.* : de leurs boules.

échappé à un grand danger, se promirent, quand les geais seraient encore en bande, de les laisser en paix manger tranquillement les glands, puisqu'il restait pour eux, les écureuils, assez de fânes aux hêtres de la tranchée, de noisettes aux buissons de la lisière pour faire de copieux repas et garnir abondamment leurs greniers d'hiver.

UN DRAME DANS LA HAIE

La grande haie de la Combe était morne depuis des jours et des jours ; nul chant, nul pépiement, nul froufrou d'aile n'émouvaient avec le sang des aurores ses loges de verdure, ses corridors feuillus, ses terrasses suspendues ou flottantes que parfumaient comme tous les ans les mêmes fleurs du bel été.

Il en était ainsi depuis de longs soleils déjà et le petit peuple ailé qui avait voulu cet isolement et réalisé cet abandon savait qu'il en serait ainsi longtemps encore. L'hiver seul, en coupant de ses ciseaux de gel les frondaisons maudites, pouvait exorciser le charme maléfique planant sur cette solitude, et endormir et abolir les ressouvenances au cœur des oiseaux.

La grande haie était muette. Le petit peuple s'était tu et avait émigré.

Et pourtant quel printemps riche de concerts elle avait eu ! Un printemps de chansons à rendre jaloux les lourds massifs de la Combe et les vieilles assemblées de pommiers des vergers.

Seuls, dans les rez-de-chaussée et les sous-sols humides, les citoyens silencieux de la grande cité continuaient leur vie comme devant, insoucieux, semblait-il, de l'exode brusque de leurs rapides et bruyants petits voisins des étages supérieurs.

Successivement, au fur et à mesure que les petits étaient devenus forts et avaient commencé à se confier pour un vol très court à leurs faibles ailes, les nitées, jour par jour, une à une avaient fui vers les enclos des vergers proches ou les berceaux feuillus des arbres hospitaliers.

Les familles de mésanges et de fauvettes, celle du chardonneret du pommier sauvage et jusqu'à la nitée du petit troglodyte

du gros tronc pourri s'écaillant sous les mousses, toutes avaient fui épouvantées de l'assassinat commis par Maubec, la pie-grièche, horrifiées par la vue de la petite victime déchiquetée et saignante à son poteau d'épine.

C'était pourtant une cité tranquille que la Grande Haie. Les éperviers et les buses ne s'y aventuraient plus guère depuis le jour où l'homme ami, porteur du fusil, ce tonnerre éclatant et terrible, avait fait siffler la colère de ses plombs par les éclaircies de rameaux, hachant les branches et perçant les feuilles. Des gîtes sombres où ils s'étaient tapis, les passereaux étonnés avaient vu la vieille buse chasseresse au bec féroce, dont les incursions barbares semaient le deuil dans leur canton, plonger tout à coup en avant la tête sans force et les pattes mortes. Et les premiers voisins, dont tout le corps n'était que frisson, l'avaient vue, inerte, l'œil trouble, se laisser saisir par la main puissante du terrible allié et disparaître dans les profondeurs mystérieuses d'un sac s'ouvrant comme une gueule. Nul n'était à l'abri de ses coups, pas plus Piétors le lézard que Rana la grenouille ou que Froidvif, l'orvet timide et fragile qui fuyait devant la fourche et le râteau des faneurs en profitant des tunnels de mousse fraîche et de l'auvent humide des andains mal écartés.

Mais elle était morte vraiment, et, depuis cette vesprée tiède de fin d'hiver, la Grande Haie avait joui de son renom de sécurité, et ses habitants avaient vécu dans la quiétude leurs journées de travail et de chansons qui se suivaient monotone-ment comme les maillons d'une chaîne de joie.

C'était un matin de juin.

La haie froufroulante et joyeuse était sortie de son sommeil léger avec le frisson de la brise matinale qui essuyait de son écharpe odorante et tiède les perles du brouillard de la nuit d'été.

Les pinsons, dans les arbres du village ou aux taillis des li-sières, chantaient déjà à plein gosier quand la lumière levante

dessina de sa main de blancheur les ondulations gracieuses de l'océan d'herbages des prairies.

Les crapauds éteignaient dans leur gorge les veilleuses de cristal de leurs chansons et le concert des grenouilles vertes dans la mare de la Combe s'arrêtait et reprenait pour s'arrêter encore selon le caprice des chanteuses à robe verte, dont les yeux innocents dans leur cerne d'or adoraient le soleil levant.

Une à une, par petits sauts qui faisaient des ravages dans les baliveaux herbus des flouves et trembler comme des feuilles de bouleau les grelots des brizes, les grosses grenouilles rousses rentraient dans leur sous-sol d'été dans leurs loges fraîches, après avoir chassé toute la nuit les limaces et les chenilles. Écartant les grandes feuilles raides, elle se glissaient par d'étroites coulées, de secrets corridors jusque sous les souches séculaires de la vieille haie, et abritées sous des toitures légères et fraîches de feuilles, parmi l'humidité propice de la terre, elles digéraient en paix et se reposaient des fatigues de la nuit.

Les lézards et les orvets, eux, sortaient lentement, engourdis encore de rosée, et la tête levée, interrogeaient la lumière et humaient l'air pour juger du beau jour qui leur était accordé. De petites musaraignes agitaient de crépitements légers et comme feutrés les branchettes de leurs trous. La vipère Maledent déroulait ses anneaux au soleil et au fur et à mesure que les rayons chauds glissaient sur sa chemise ocellée, les frétillements de son fouet devenaient plus vifs et plus souples comme une chaîne rouillée dont les maillons par degrés s'imbibent d'une graisse lubrifiante.

Dans les étages supérieurs, secs et chauds, dans les alcôves de feuillage, sous les poutrelles vivantes des rameaux, la vie s'agitait et grouillait, les nids s'éveillaient. Les mâles, perchés devant la couche de la famille que la mère couvrait de ses ailes étendues, chantaient leur hymne à l'aurore, se secouaient de la rosée nocturne, lissaient leurs plumes, s'épouillaient, se répon-

daient, voletaient, sautillant ou planant, joyeux du jour revenu et de la chaleur vivifiante.

Bientôt, sous les ailes engourdies, les petits réveillés pépio-
tèrent aussi, jetant leur note monotone et criarde, leur chant
unique, le cri de faim, et comme le premier rayon chaud tombait
sur ses ailes mouillées, Siffleclair, la mère fauvette, se soulevait
de son nid et rejoignait son mâle sur la branche fléchissante où
il faisait sa toilette matinale.

Un instant leurs pépiements se mêlèrent en un gazouillis
tendre, puis le père, paré pour le jour et pour la chasse, s'enleva
en l'air et partit d'un vol rapide et droit vers les buissons bas de
la plaine et par les taillis d'herbages non fauchés encore pour y
commencer sa chasse de moucheron et de chenilles. La fe-
melle, à son tour, après avoir bien regardé son nid, se mit à
chasser dans les rameaux des environs et sur les gazons proches
apeurée encore du noir et de la nuit et craignant de laisser sa ni-
tée impuissante sous la seule protection du soleil, de sa lumière
et de sa chaleur.

Peu à peu, rassurée, elle élargit le cercle de son canton sou-
cieuse de donner aux petits la pâture qu'ils réclamaient sans
cesse.

Tour à tour, à tire-d'aile, rasant les buissons ou le sol pour
se dissimuler quand un danger ou une surprise étaient à
craindre, ils arrivaient à leur buisson vert échevelé de feuilles
frissonnantes, s'enlevaient ou plongeaient selon leur position,
planaient un instant sur la famille piaillante, et distribuaient en-
suite dans ces becs large ouverts, ces petits entonnoirs jaunes
palpitants et tendus vers le froufroutement de leur vol, la gibe-
cière de chenilles, de mouches et de vermisseaux conquis à
coups de bec parmi les cantons giboyeux de la plaine.

Et puis ils repartaient aussitôt, car les jabots des petits sont
aussitôt vidés que remplis et les gésiers voraces réclament con-
tinuellement.

Ainsi, toute la matinée, dans la Grande Haie, sous le soleil qui rapetissait et semblait dévorer peu à peu l'ombre des arbres, ce ne fut que pépiements, rappels et chasse et chants de fête.

Puis, midi versa brutalement dans le calme plat ses cascades de chaleur et le silence lentement s'empara de la Grande Haie, assommée, engourdie, immobile sous les ondes d'air vibrantes qui couraient tout le long de son arête verte, comme une bande d'un feu ardent presque invisible et muet.

Les oiseaux, accablés, dormaient sous leurs rameaux, les grenouilles des sous-sols se terraient plus profondément, Male-dent, ivre, savourait ce bain voluptueux et les lézards des vieilles souches, aventurés par la plaine, semblaient noyés dans la verdure.

Enfin la vie reprit avec le premier frisson des feuilles, et des chants de nouveau s'élevèrent, et des essors et des envols animèrent les étages feuillus de cette grande caserne verte.

Tous les oiseaux, rassurés et gais maintenant, sous la protection du soleil s'en allaient au loin donner la chasse aux chenilles, et, sitôt débarrassés de leur gibier, repartaient de plus belle. Et nul, parmi tous ces chasseurs intrépides, préoccupés de la pâtée quotidienne, n'avait vu, volant d'arbre en arbre, de buisson en buisson, rasant le sol dans les endroits découverts, Maubec, la pie-grièche, la vagabonde, la rôdeuse du canton, en quête d'assassinats et de mauvais coups, les yeux toujours aux aguets, le bec mauvais, le col inquiet, qui se rapprochait de leur cité.

La maraudeuse, ce matin-là, n'avait trouvé encore que des vermisseaux et des mouches et son gésier gourmand de mangeuse de chair réclamait quelque nourriture plus substantielle ; aussi rôdait-elle de-ci de-là par les arbres et les buissons, cherchant dans les berceaux de feuilles, dans les vertes alcôves, derrière les abris des fourches, les palissades de rameaux, quelque nitée à attaquer.

Dans l'intérieur de la Grande Haie, silencieuse et abritée, elle sautait d'avant en arrière, de droite à gauche, louchant en haut, guignant de côté, lorgnant en bas, cherchant aventure, se défiant de Maledent la rouge et de ses cousines les grandes couleuvres qui la fixaient étrangement de leurs yeux sans paupières en sifflotant des airs monotones.

Un pépiement indiscret dans les rameaux supérieurs de l'aubépine dans laquelle elle était lui fit lever la tête et sautillante, le cou tendu, les yeux brillants de convoitise, écrasée sur ses pattes pour ne pas être vue, elle découvrit la boule grise du nid de Siffleclair et bondit jusqu'à son niveau.

Les quatre petits becs tendres, jaunes encore, s'ouvraient larges comme de grands compas dans l'attente de la pâture et le duvet naissant frissonnait sur leurs grosses têtes comme une chevelure rare d'enfantelet, et les petits croupions s'agitaient aussi, et tout le corps vibrait dans l'attente de l'émotion unique, la proie de chenilles et de mouches tombant dans le gouffre du bec.

Maubec, perchée sur une branche de la fourche du nid, scruta les environs de son œil traître et inquiet, puis, avec une sûreté de rôdeur assassin qui n'en est pas à son coup d'essai, elle choisit parmi la nitée celui des petits dont elle pourrait le plus facilement faire sa victime.

Une grande épine dure et pointue hérissait sur la branche du couchant son dard affilé, c'était là qu'elle ferait son charnier : l'épine serait le croc où la bouchère de la Combe déchirerait sa proie, et aussitôt, sans hésitation aucune, ni crainte, toute au désir de tuer et de se repaître, sautant dans le nid, piétinant les autres oisillons, elle se campa solidement pour amener sa victime au bord de l'abîme et la suspendre ensuite au poteau d'exécution.

Du bec et du cou, malgré les piaillements de douleur de toute la famille bouleversée, elle pousse et se crispe, le col et les

pattes raidis, piétinant les autres, les blessant de ses griffes pointues, et amène le chétif oiselet au bord de la margelle du nid, sur la branche de la fourche qu'elle veut utiliser. Mais l'épine est trop haute et domine la maisonnée. Qu'importe ! La mégère des haies sait s'y prendre. Dans son bec puissant et crochu, les muscles serrés, les pattes crispées, toutes les plumes hérissées dans l'effort, elle soulève par le col tendre et frêle le petit corps presque inerte et l'élève plus haut que le dur croc de bois où elle le fixera ; puis au niveau du gésier, à l'endroit où la peau est plus molle encore, elle enfonce dans la broche terrible le cou de l'oiseau, perçant les chairs et la trachée pulmonaire, tandis que crie et se débat faiblement la petite victime et que les autres petits frères, ignorants de ce qui s'est passé, piaillent éperdument dans le berceau bouleversé.

Pendu à sa potence d'épine, l'oiselet blessé agitait vainement encore ses pauvres ailerons sans plumes et ses pattes sans force quand la bouchère sanglante, lui plantant dans le poitrail le croc dur de sa mandibule supérieure, lui perça le cœur et, arrachant un premier lambeau de chair, féroce et l'œil aux aguets, se mit à dépecer vivement sa victime.

La femelle, à cet instant, arrivait à son nid, brusquement, le bec hérissé de chenilles, et elle vit ce spectacle. Un cri suraigu d'épouvante lui fit lâcher sa proie et appeler au secours de toute sa gorge, en cris rauques et affolés, tandis que la maraudeuse assassine, sûre d'être la plus forte, la regardait méchamment de son œil faux et, le bec en arrêt, continuait à arracher des morceaux du poitrail ouvert de l'oiselet.

Bientôt, au cri désespéré poussé par la fauvette, le mâle de Siffleclair apparut lui aussi et tous deux, affolés, piaillant à pleine gorge, se mirent à tourner, à tourner autour du groupe tragique, n'osant encore dans leur frayeur indescriptible attaquer la détrousseuse de leur maison ni venger leur géniture.

Aux plaintes du couple victime, au signal d'appel et de douleur d'un des membres de la grande famille ailée en butte aux

attaques d'un ennemi, tous les passereaux de la haie, un à un ou par couples, arrivèrent à tire-d'aile, ainsi qu'aux heures angoissantes où l'épervier menace de ses serres impitoyables un isolé éperdu.

Nulle fascination n'était à craindre avec celle-là mais un affolement sans nom les prenait à voir le petit d'un des leurs tué, déchiqueté et saignant et le buisson du crime fut immédiatement entouré d'une quadruple haie de petits oiseaux voletant et piaillant, injuriant, menaçant ou se lamentant.

Maubec, maintenant repue, commença à craindre une attaque d'ensemble du petit peuple ailé s'exaspérant par degrés. Elle tourna avec inquiétude sa tête au zénith où passait le vol d'un grand oiseau noir. C'était Tiécelin, le vieux corbeau, qui, attiré par ce manège étrange, venait se rendre compte de ce qui se passait, suspectant d'un nouvel assassinat son vieil ennemi le busard. Tout était à craindre avec Tiécelin.

Brusquement, Maubec, s'élevant droit en l'air, s'évada du cercle des assiégeants, et, sans perdre un instant, s'enfonça comme une flèche vers le nord, dans le bouquet de hêtres qui était son lieu de retraite et son séjour habituel, tandis que les oiseaux de la haie, du roitelet à la mésange et les pinsons du village et les rouges-gorges de la forêt voisine venaient voir et piaillaient, piaillaient, fous de douleur, de colère et de peur.

Siffleclair, dans son désarroi, allait du nid au cadavre, ouvrant des yeux ronds, crispant les pattes, les plumes de la tête hérissées, et puis, frémissante, tout d'un coup, elle se jeta éperdument sur son nid et, sans plus rien dire, couvrit ses petits de ses ailes tremblantes, tandis que le mâle haletant, voletait et tournoyait alentour du cadavre dépecé de la victime, pendue au-dessus du nid et dont le sang, en gouttelettes rouges, dégouttait encore devant le bec de la mère.

Alors, comme si une pensée commune et un commun effroi eussent saisi simultanément les témoins de ce drame, tous les

oisillons qui étaient accourus s'enfuirent aussitôt à tire-d'aile vers leur nid et se jetèrent éperdument sur leurs petits pour les couvrir et les protéger eux aussi.

Lorsque le soleil tomba, ensanglantant l'horizon, pas un chant ne sortit de la Grande Haie, ensevelie, emmurée dans le silence et dans l'horreur de cet assassinat. Et le lendemain, à l'aurore, pas un cri ni un pépiement n'émurent les feuilles frissonnantes dans le vent, mais la famille de la mésange bleue du bout de la haie, qui commençait à sautiller sur les branches, s'enfuit pour ne plus revenir. Le surlendemain, le tarin chanteur du gros chêne emmena ses petits vers les pommiers des vergers, et le petit roitelet aussi s'en alla, et le chardonneret du pommier sauvage, et tous, un à un, partirent en silence. Et Siffleclair huit jours après, elle aussi, avec ses trois derniers enfants dont les ailes fléchissantes commençaient à s'essayer, fila, fila aussi du lieu maudit où le cadavre déchiqueté, pourrissant et rongé des mouches de son petit sans plumes pendait toujours à son gibet solitaire et terrible.

LA DERNIÈRE HEURE DU CONDAMNÉ

Les monte-en-l'air, haut pattus, porteurs des bâtons qui tuent, et leur horde familière de hurleurs poilus venaient, à la suite d'une faible course et avec des cris terribles, de grands beuglements rauques (rires et abois), de faire halte devant le trou où Tasson, le vieux blaireau, se terrait depuis quatre ou cinq neiges.

Tasson, dans son abri, écoutait. La terre, martelée à grands coups, tremblait, et les vibrations qui lui parvenaient, contrairement à ce qui s'était passé à toutes les précédentes chasses, ne s'atténuèrent point : elles semblaient même s'amplifier, devenir plus nourries, plus intenses, plus fortes. C'était grave assurément.

D'ordinaire, quand le jour poignant le surprenait quelque part en maraude et que lui parvenaient des bruits menaçants, appels de chasseurs ou jappements de chiens, il filait par les chemins de cailloux où ses pattes ne laissaient pas de fret et gagnait, après quelques sages contours, sa maison de roc. Alors il pouvait entendre le piétinement de la chasse arriver en trombe auprès de sa demeure et les vibrations courir sur le sol, mêlées aux rafales d'abois, et tous ces bruits, bientôt, se fondaient, se diluaient, se partageaient comme si le grand courant de haine lancé à ses trousses se fût divisé peu à peu en une infinité de petits ruisselets sonores qui se seraient à leur tour engloutis dans le grand calme de la forêt et du matin.

Cette fois, il avait dû s'attarder trop longtemps. Avant sa rentrée précipitée dans son trou, il avait entendu des grelots, des hurlements, des bruits de foulées et des cris particuliers, les cris des hauts pattus, cracheurs du feu, que conduisent

d'ordinaire, aux sentes des bois, leurs familiers braillards, poilus, les chiens.

Ce n'étaient plus seulement des vibrations. C'étaient des chocs, des martèlements de talon, de rauques coups de gueule, des éclats de voix, des cris intraduisibles et des reniflements mêlés à des odeurs fortes, puantes, qui, par le boyau d'entrée de sa demeure, arrivaient jusqu'à lui.

Ils étaient à sa porte ; ils avaient découvert sa tanière.

Tasson, du fond de son repaire, s'avança dans le corridor et s'approcha de l'entrée aussi près que sa naturelle prudence le lui permit.

Les chiens, l'éventant du dehors, aboyèrent avec fureur. Le vieux blaireau, lui aussi, renifla leur odeur à pleines narines, et au bout de quelques minutes d'examen, son museau pointu, qui frémissait, laissa, comme pour un rire animal et une satisfaction muette, passer sa langue sur ses babines noires.

Les mal poilus n'entreraient pas. Ils ne pouvaient ; ils étaient tous bien trop hauts sur pattes, autant les hommes que les chiens. Tasson se rassura. On était en fin d'automne : il était gras, il pouvait attendre et jeûner de longs jours ; les autres se lasseraient certainement.

Tasson savait que la nuit lui était favorable, que l'obscurité et la faim les font fléchir et les ramènent dans leurs maisons et que le sommeil les domine bien plus que les sauvages. Il savait tout cela, le vieux blaireau et bien d'autres choses encore : que dans un trou étroit comme son corridor, il pourrait mordre et saigner le premier braillard qui oserait se hasarder assez loin dans ses ténèbres familières et que les autres y regarderaient à deux fois avant de tenter l'assaut à leur tour.

Il n'ignorait pas non plus que son terrier était perdu et qu'il lui faudrait, dès que son trou serait libre, quitter ce canton pai-

sible, toute demeure connue des hommes étant maudite, traîtresse, pleine d'embûches et de dangers.

Cependant le bruit ne cessait point au dehors et aux aboiements, aux cris, aux coups de talon se mêlaient encore des grincements métalliques de scie et de craquements de bois.

Que pouvait signifier tout ce tapage ? Le vieux Goupil du Fays, qu'il avait rencontré une nuit au bord d'une tranchée, lui avait dit qu'il faut d'autant plus se méfier de l'homme qu'il fait moins de bruit à l'entrée des terriers ; et le vieux renard ne parlait pas à la légère ; mais en l'occurrence, l'excès contraire paraissait au blaireau tout aussi redoutable.

Et Tasson, écrasé sur ses courtes pattes, les yeux louchant en avant, les narines ouvertes et frémissantes, attendait avec patience.

Brusquement, la venue en bouffée étouffante d'une chose âcre et impalpable lui aveugla les prunelles et lui piqua vivement les narines. Instinctivement, tout en reculant, il essaya de mordre comme si un invisible ennemi se fût trouvé devant lui, mais ses mâchoires, large ouvertes et précipitamment refermées claquèrent l'une contre l'autre : il n'avait rien happé que du vide, et l'ennemi l'aveuglait de plus en plus, le prenait à la gorge, lui fouettait les muqueuses. Plusieurs fois de suite, il fit claquer ses dents sur cet étrange et terrible adversaire et puis il parvint enfin à entr'ouvrir un peu les paupières. Alors il remarqua que son boyau, qui était clair l'instant d'avant, s'assombrissait maintenant d'un brouillard blanc tiède, piquant, mauvais, qui lui coupait le souffle et le faisait peu à peu reculer jusqu'au coin le plus enfoncé de son terrier.

Et puis il fit chaud dans son boyau de roc, il fit trop chaud. Quelle était cette brume nouvelle créée par les chasseurs ou par les chiens ? D'ordinaire, aux matins d'automne, celle qui s'exhale de la terre est fraîche et parfumée, mais tout ce qui émane des hommes est poison et danger.

Impossible d'arrêter cette invasion blanche qui, lente et prudente, se traînait par degrés vers lui. Tasson, résolument, fit front en montrant les dents. Évidemment le danger grandissait. Cependant, la fumée empoisonneuse, comme si l'attitude résolue du blaireau et ses vains coups de croc lui en eussent imposé tout de même, hésitait à l'atteindre de nouveau. Seuls quelques filets, bas comme d'irréels serpents, glissaient encore vers lui en longeant les parois. Quand ils se furent fondus dans le gris du mur, Tasson, inquiet, craignant d'eux une attaque sournoise et d'imprévisibles coups de fouet, resta longtemps quand même dans sa posture d'attaque, la dent dardée et la griffe prête.

Mais le vent favorisait la bête et, contrariant le tirage, attirait au dehors la fumée qui, peu à peu, sembla se retirer et disparut.

Pourtant les ennemis étaient toujours au dehors. Les voix humaines alternaient avec les jappements, les cris et les rires avec les reniflements. Son trou était bien gardé : il y avait danger de mort à s'aventurer dans le couloir et à s'élancer dans la campagne.

Tasson, patient, s'écrasa sur les pattes et attendit la nuit, certain que l'ombre, sa complice, défavorable aux humains, lui permettrait, même si sa demeure était encore assiégée, de profiter d'un instant de défaillance des geôliers pour tirer ses grègues et détalier dans les ténèbres. Non, il n'avait pas faim, et il était gras, et il savait attendre. Au besoin, il resterait là en sentinelle plusieurs jours et plusieurs nuits, pour bien choisir son heure et, quand ils s'y attendraient le moins, filer à la barbe de ses ennemis. Eh non, on ne le tenait pas encore !

Du temps coula qu'il ne sut mesurer, ses fonctions digestives étant comme suspendues et son attention rivée sur l'extérieur. Et au bruit des voix voici que se mêla un autre bruit sec et dur, tantôt criard et tantôt sourd, mais régulier et qui résonnait profondément. Quelque chose comme une grande dent de fer extrêmement puissante devait déchirer la terre et le roc

de son trou. Il entendait, en effet, les coups de pic tomber et, après chaque secousse correspondant à un ahan humain, les pierres et le gazon rouler avec un choc dur ou assourdi, selon la violence de l'effort.

La situation s'aggravait encore.

Tasson, immédiatement, eut l'intuition que les ennemis ne voulaient pas l'attendre mais qu'ils cherchaient à arriver à lui ; donc pour les éviter, il fallait fuir coûte que coûte. Résolument, de la gueule et des pattes, il attaqua la terre pour creuser son boyau plus avant et orienter une galerie de retraite vers le sol et vers le jour.

Mais les coups de pic et de pioche sonnaient toujours plus fort à l'entrée du souterrain ; il s'arrêta pour écouter. Oui, les coups continuaient, les jappements et les cris persistaient et, constatation plus grave, le jour ennemi, la lumière complice des hommes entrant à flot par le couloir, semblant guider les ennemis et leur montrer leur proie.

Tasson, médusé, comprit qu'il ne pourrait creuser assez vite un tunnel de sortie. D'ailleurs, l'ouverture élargie du corridor pouvait maintenant livrer passage aux chiens : tous les dangers se concentraient de ce côté ; il fallait surveiller pour faire tête, le cas échéant.

Les yeux flamboyants, furibond, prêt à saigner, il se retourna. Mais les chiens ne se hasardaient pas encore. Prudents, les maîtres les maintenaient près d'eux.

Un instant, les coups de pic cessèrent de marteler le roc. Tasson reprit espoir. Peut-être les hommes étaient-ils las ? Peut-être se décourageaient-ils comme lui quelquefois, durant les trop longs affûts. Mais son espoir fut de courte durée.

Bientôt, dans le couloir, une longue perche de bois vert s'avança tâtonnante, douceuse, semblant le chercher, sondant

la profondeur, pour le découvrir sans doute, et le frapper peut-être.

Il la regarda venir, heurtant les parois, se redressant cherchant sa route, comme un bras d'aveugle, et quand elle fut devant lui, prête à le toucher, brusquement furieux, il sauta dessus, la mordit rageusement, à pleines dents, serrant de toutes ses mâchoires, les yeux rouges de haine.

Ah ! elle osait venir ; eh bien, elle saurait ce que pouvait sa dent.

Comme si elle eût été douloureusement atteinte par cette morsure, la perche, l'écorce arrachée, se retira, cependant que les cris et les rires redoublaient à l'entrée du terrier.

Tasson jugea que les hommes souffraient puisqu'ils criaient si violemment, et il s'en réjouit ; il pensa encore que leur attaque était moins dangereuse qu'il ne l'avait craint, puisque d'une morsure il en avait eu raison et avait mis leur auxiliaire en fuite.

Mais les coups de pioche reprirent, et se rapprochèrent, et devinrent plus distincts, et, derechef, la perche, le bras de bois vint l'agacer dans son recoin.

Avec plus de fougue et de violence encore, bien décidé à en finir, il se précipita de nouveau dessus et la mordit, la tenailla, la broya sous ses mâchoires ; mais l'autre, cette fois, se défendit, tourna dans sa gueule, le tira en avant, chercha à le jeter sur le flanc tant et si bien qu'il dut la lâcher. Et avant de repartir, brusquement, elle lui fonça dessus et lui porta en plein poitrail un coup de pointe qu'il ne put prévoir ni éviter et si rude qu'il lui coupa le souffle.

Décidément, l'ennemi n'avait guère souffert de ses morsures ; ses attaques devenaient de plus en plus dangereuses. Tasson devait veiller.

Et les coups tonnaient toujours, et la terre et les pierres s'éboulaient, et la lumière entrainait, et les martèlements de souliers, les cris, les jappements se rapprochaient de plus en plus.

Bientôt même, après un éboulis plus fort, Tasson vit... il vit des enlacements de pieds ainsi que des bêtes grouillantes et des jambes comme des fûts de chênes, et d'innombrables pattes de chiens qui passaient, passaient, tournaient encore et repassaient.

Une nuée d'ennemis, une foule d'assassins le guettaient, prêts à lui sauter dessus dès qu'il apparaîtrait.

Et la nuit sur laquelle il avait compté, la nuit qui ne venait pas !...

Comment faire ? Bientôt, plusieurs pourraient entrer de front ! Les coups pleuvaient toujours.

Quand ils s'arrêtèrent, les chiens s'élançèrent au trou, les yeux flamboyants, reniflant violemment, aboyant avec rage. Tasson gronda sourdement. Ils le voyaient. L'un d'eux, plus hardi, passa devant les autres. Le blaireau, les babines troussées, était prêt à l'attaque : ses canines énormes menaçaient ; le chien hésita. Terribles tous deux, ils se mesuraient. Mais, rappelé par son maître, le chien, obéissant, recula, les yeux toujours dardés sur l'ennemi.

Tasson entendit les hommes crier plus haut. Des sons argentins de batteries de fusil qu'on arme tintèrent comme pour un petit glas, et ce bruit de métal, qui lui rappelait l'homme et ses dangers, fit passer sur son échine de courts frissons qui lui dressèrent les poils.

Une voix reprit, dominant le tumulte :

– Tenez les chiens et les fusils prêts, je vais harponner.

Et la main de bois, précédée cette fois d'une gaffe grise comme une grande griffe de fer pointue et recourbée en double hameçon, s'engagea dans l'ouverture et s'avança vers la bête.

Ramassé sur lui le blaireau la vit venir et se prépara, sentant bien que cet ennemi était terrible.

Le croc approchait, il allait le toucher, il lui frôlait l'épaule. Brusquement, Tasson l'empoigna, serra les dents et roidit les pattes sur le morceau de fer. Mais l'autre, impassible et invulnérable, se tordit dans sa gueule et glissa, froid, sous l'étreinte des dents. Il voulut le reprendre, mordre de nouveau, saigner, broyer ; alors l'autre s'enfonça violemment dans sa gorge, tourna sur lui-même en vrille, puis, se retirant d'un seul coup, mordit terriblement les chairs de ses pointes d'acier et s'agrippa aux mâchoires de la bête qu'il ne voulut plus lâcher.

Tasson fit des efforts désespérés, mais une douleur atroce le tordait, lui ôtant jusqu'à la possibilité de mordre ou de hurler, tandis que le harpon de fer, manié par une poigne implacable, le tirait impitoyablement vers le jour.

Malgré la douleur, le blaireau comprit que s'il arrivait à la lumière, parmi les hommes et les chiens et impuissant comme il se trouvait, il était perdu. Et, crispé sur ses pattes, l'échine bandée, les reins tendus dans l'effort le plus désespéré, il s'arc-bouta à la terre.

Peine perdue ! Pas à pas il dut suivre le croc terrible qui l'avait happé, glissant sur ses pattes, la gueule saignante, le cou effroyablement tendu.

Et dès qu'il apparut et que, dans un éclair, ses yeux injectés de sang eurent entrevu, en un vertige d'épouvante, le mouvement de ruée sur lui des hommes et des chiens, un coup terrible asséné sur son crâne, un coup de massue de chêne, l'assomma au pied de son bourreau parmi la houle hurlante des bêtes qui s'acharnaient sur lui.

Longtemps encore il frissonna et quand, suspendu par les pattes à la perche maudite portée par deux chasseurs, il fut ramené en triomphe au village des hommes, le cerveau déjà obscurci des fumées de la mort, ses yeux encore clairs purent cependant voir tout au loin le soleil rouge annonçant la nuit prochaine, qui riait d'un rire sanglant au bas de l'horizon.

L'ARRIVÉE DU MAÎTRE

C'était l'hiver sur la plaine et sur la forêt. La neige glacée couvrait partout le sol. Depuis trois semaines pourtant elle ne tombait plus, mais le gel qui l'avait cristallisée en paillettes luisantes d'une finesse merveilleuse, l'avait rendue plus subtile encore et plus traîtresse. Pas un abri n'échappait à son assaut ; son emprise fluante et légère s'étendait aux recoins les mieux défendus et, selon le caprice des bises de décembre qui se plaisent à mener aux carrefours des chemins et aux croisements des tranchées forestières leurs bals blancs, le tourbillonnement gracieux des papillons immaculés s'élevait et s'abaissait, recouvrant, au fur et à mesure de leur apparition, les traces mouvantes des passages frayés.

Les nuits se succédaient, tantôt assombries par les troupeaux de nuées couleur d'encre à qui le couchant certains soirs semblait ouvrir des portes de sang et qui erraient désolées par le ciel, tantôt illuminées de fantastiques clairs de lune dont les rayons dessinaient au pied des arbres solitaires et dans les vergers dénudés des silhouettes menaçantes d'ombres immobiles et difformes.

Et les bêtes des bois avaient faim.

Les renards, dont les fourrures épaisses dissimulaient la maigreur, se réunissaient, de soir en soir plus nombreux, au centre d'une clairière rocheuse et les jeunes qui, naguère, durant l'assemblée des adultes, jouaient à se pincer les pattes et à se mordiller le cou, avaient perdu leur bel entrain. Immobiles, assis sur le derrière, la queue largement étalée, ils regardaient les vieux goupils et leurs compagnes dont les yeux inquiets et les museaux plus pointus encore que d'ordinaire disaient l'angoisse croissante. Les plus madrés compères s'étaient aventurés vers le

soir aux lisières des bois, scrutant l'horizon et humant le vent et nul n'avait découvert, dans les rafales de froidure qui fouettaient les muqueuses surexcitées de leurs narines, la direction de la charogne nourricière exposée peut-être quelque part au loin et vers laquelle la tribu pérégrinerait à travers le silence de la nuit. La ventrée hebdomadaire payait à peine les audacieux qui se hasardaient, sous les regards des fenêtres des hommes, à aller arracher quelque quartier glacé à l'appât qu'on avait installé à leur intention. Les lièvres méfiants, les oreilles perpétuellement tendues, sursautaient dans leurs gîtes au moindre choc, au plus léger froissement. Messire Tasson, le blaireau, au fond de son terrier, couché en rond, dormait son pesant sommeil hivernal ; les martres descendaient de leurs pins vers les arbres de la vallée, tandis que leurs cousines les fouines, installées dans les chaumes des toitures ou dans les gerbiers des granges paysannes, vivaient au jour le jour de menues rapines sanglantes souvent payées de leur vie.

Une tribu sédentaire de corbeaux, quelques familles de pies, deux ou trois nitées de geais, plus attachés que les autres à leurs forêts natales, erraient de bosquet en bosquet, de canton en canton, se posant sur les branches nues pour pousser d'heure en heure un cri de détresse auquel tous et toutes répondaient invariablement.

Il semblait que les bêtes sauvages, les oiseaux comme les autres, n'ayant plus rien à attendre de la terre, et à bout de force et de courage, n'eussent plus eu qu'à se laisser périr et que les temps étaient venus. Pourtant, il n'en était rien et chaque soir, aux lisières sombres des bois, à l'ouverture des tranchées surélargies, aux brèches de mur des enclos et dans l'ombre des haies, on pouvait voir des solitaires à longues oreilles ou à queue traînante tendre vers le village un museau inquiet, gratter de-ci, fouiller de-là, et se rapprocher insensiblement des maisons.

La lune commençait à décliner quand ce régime de froidure et de faim avait commencé et, depuis, une nouvelle lune avait montré sa corne dans les brouillards du couchant et elle avait grandi peu à peu sans que rien se fût modifié dans ce terrible état de siège que la bise, la neige et la faim, les trois alliées sinistres avaient proclamé sur les bois.

L'heure s'assombrissait de plus en plus et l'homme lui-même, maté par le gel et par la tempête, subissait cette sorte de trêve du froid durant laquelle, abrité dans ses maisons, il dédaignait de guetter les minables sauvages qui rôdaient au large des villages.

Quelques journées plus grises encore ajoutèrent leurs heures de jeûne et de souffrances à celles déjà écoulées et la grande détresse qui étreignait le peuple des champs et des forêts éteignit peu à peu chez tous la crainte formidable de l'homme.

Ce fut autour des agglomérations la sarabande de la faim. Chaque nuit, plusieurs grands cercles, échelonnés selon l'audace et la vigueur des assiégeants, se resserraient progressivement sur le village et un blocus rigoureux ne laissait rien échapper des odeurs et des reliefs que les humains pouvaient abandonner à la voracité grondant dans les entrailles des noctambules errants.

Plusieurs nuits il en fut ainsi, et les lièvres aux jarrets amincis ne semblaient plus redouter les renards aux pattes chancelantes, et ces derniers paraissaient être devenus insensibles au tonnerre des fusils villageois, et les corbeaux, les geais et les pies avaient comme perdu conscience de l'hostilité foudroyante des maisons, car, dès les premières lueurs du jour, ils venaient se percher sur les pommiers et les noyers des enclos.

Tous semblaient vivre d'une existence végétative et morne, nourris d'errances et de vent, et leurs sillages, leurs cris et leurs appels se mêlaient lugubrement sous la lune.

Un soir, tout mouvement cessa. Sur le linceul de neige de la campagne, un linceul de silence sembla se poser. La forêt resta muette, telle une citadelle abandonnée. Aucun sillage, aucun bruit n'en sortit ; nul museau chafouin ne se montra sous des rameaux surbaissés ; nulle oreille allongée ne pointa aux brèches de mur des lisières. Et la voix des chiens s'était comme étranglée dans leurs gorges.

Rien pourtant n'était apparu, sauf une trace, une traînée banale de pas de bête qui se perdait dans la campagne.

Est-ce que la forêt était endormie ; est-ce que ses habitants avaient péri ? Nulle cause ne semblait justifier cette transformation extérieure profonde et ce bouleversement d'habitudes. Et pourtant, il avait dû se passer quelque chose, quelque chose de nouveau, d'inconnu, de mystérieux et de terrible !

Le soir tombait sanglant sur la campagne blanche. Et puis ce fut la nuit étoilée dans laquelle la pleine lune peu à peu monta.

Une grande torpeur glacée pesait sur le canton ; dans les profondeurs de l'horizon, la bise, en courant sur les paillettes de neige, soulevait comme des sillons d'une écume diaphane.

Rien ne bougeait par la campagne et le long des maisons, les chiens de garde, qui d'habitude aboyaient rageusement à la lune, grattaient aux portes avec frénésie et cherchaient coûte que coûte à se réfugier le plus près possible de leurs maîtres.

Alors, au cœur de la nuit, au fond de la plaine triste et déserte, longuement retentit le hurlement lugubre et désolé d'un loup... ; et un autre lui répondit au loin... et puis un autre encore et ce fut bientôt, sur toute la campagne, le grand concert tragique des vieilles nuits d'antan.

Dans ses antiques domaines d'où l'avait expulsé l'homme, le maître était revenu et son retour proclamait sur ceux des bois,

des champs et des maisons le régime implacable et illimité de la terreur.

LA REPUE FRANCHE

On en avait assez, au village, de Denis-la-Bête, le vieux mendigot, l'innocent ; tous les fermiers, l'un après l'autre, venaient de le renvoyer durement et, à travers le taillis défeuillé, les quatre renards du crêt Buchin regardaient le simple qui remontait le chemin de la Côte, son bâton gesticulant, la barbe au vent, la gorge pleine de blasphèmes et d'imprécations.

Les jours, lentement, s'écoulaient, monotones et gris comme le ciel, monotones et mornes comme la terre que la neige partout recouvrait. Sous le sabot du vieux elle criait, dure et glacée tellement que les bêtes avaient renoncé à l'écartier avec leurs pattes, pour trouver sous sa couche profonde le sol tondu, avec son herbe rare et ses fruits plus rares encore.

Du flanc de leur coteau, sur le seuil du terrier où ils élevaient leur portée, Renard le vieux et la vieille Hermeline surveillaient tour à tour le village des hommes ainsi que la grande combe en contre-bas, semée de « murgers » et de buissons. Elle touchait au bois d'un côté et, de l'autre, à la plaine et leurs yeux allumés pouvaient voir, négligemment semés ça et là, des cadavres écorchés de petits veaux récemment péris que les hommes avaient apportés là certains matins que la lumière, toute la nuit, avait brillé dans leurs maisons.

Il y avait huit jours au moins que la famille n'avait rien mangé, huit soleils sans fin, huit interminables nuitées.

Un soir, le petit renardeau, sentinelle au seuil de la caverne, avait humé dans le vent propice la délicieuse odeur de chair qui montait de la vallée ; son glapissement d'appel avait aussitôt averti la famille, mais, avant que les deux prudents anciens fussent arrivés, le jeune charbonnier s'était précipité vers

la combe, les narines écarquillées, les mâchoires claquantes, et salivant de désir.

Renard le vieux avait en vain lancé le cri de rappel ; déjà tonnait un coup de feu, épouvantant la forêt et, aux dernières lueurs du crépuscule, les habitants du crêt Buchin avaient pu voir le petit cadavre, la tête inerte et pendante, emporté pour jamais au village ennemi.

Renard le vieux savait bien que les quartiers de charogne, que les villageois ont l'air de bénévolement abandonner aux sauvages, cachaient des pièges inconnus, car, depuis des lunes et des lunes qu'il chassait par son canton natal, il avait appris à connaître toutes les ruses de l'homme et, peu à peu, au fur et à mesure que se présentaient les événements, il les découvrait ou les enseignait à ses enfants. Une fatalité avait fait périr l'imprudent qui venait de tomber sous les plombs meurtriers, mais les survivants savaient, eux, et bien malins seraient ceux qui les pinceraient à l'avenir.

Cependant, depuis ce jour néfaste, capturés, rivés par l'odeur affriolante qui, dans la bise froide, montait jusqu'à leurs narines, hypnotisés par le spectacle du festin servi, hallucinés par la pensée de la repue gargantuesque qui semblait les attendre, ils restaient immobiles, n'osant plus bouger de leur poste d'observation guettant les recoins d'ombre que pouvait occuper l'ennemi, pour profiter de son absence ou d'une inattention qui leur livrerait enfin la proie tant convoitée.

L'homme veillait inlassablement. Un autre remplaçait celui qui partait : des pas assourdis froissaient précautionneusement la neige et le silence impressionnant et glacé de plusieurs nuits consécutives avait été, depuis leur veille, ravagé par le coup de feu qui annonçait la fin d'un rôdeur à quatre pattes attiré des lointaines profondeurs de la forêt par le fumet captieux des charognes étalées.

Depuis huit jours, les quatre renards résistaient à leur désir et la faim tenaillait les entrailles des vieux, comprimait l'estomac des jeunes, dont le noir et fin museau s'allongeait plus maigre que jamais. Des vertiges saisissaient les renardeaux ; leurs yeux se troublaient ; le sentiment du piège s'évanouissait dans les mirages de la faim ; une attirance magique les emportait vers le gouffre. Chancelants sur leurs pattes amaigries, ils esquissaient des élans, et Renard le vieux et la vieille Hermeline, pour les détourner du terrible chemin et les rappeler à la réalité, étaient obligés de se jeter devant eux et de leur mordre les jarrets et de leur pincer les oreilles.

Et ce vertige de mort et de faim les avait si bien saisis tous, que le vieux mâle, même, ne songeait plus, comme jadis, à emmener ses trois auxiliaires avec lui pour donner la chasse à quelque jeune levraut d'un canton plus solitaire.

Les jours passaient, monotones et gris ; les nuits se suivaient, exténuantes et froides, sans pâture pour les sauvages, sans pâture pour les renards, sans pitance pour Denis-la-Bête que nul ne voulait accueillir et qui n'osait plus, par ces temps sombres de bise et de neige, s'aventurer vers les autres villages où il avait coutume de quémander, de semaine en semaine, le pain quotidien.

Cependant, ce jour-là, du seuil de son rocher, le vieux simple, aux narines affinées par la faim, avait senti monter du village des odeurs de gâteau et de pain, des fumets de viande rôties et, confiant malgré tout dans les vieilles coutumes généreuses, était descendu demander aux villageois sa part du festin.

Mais on en avait assez vraiment du mendiant et, quand il échoua à la dernière maison de la Côte, ce fut pour s'entendre crier ces paroles brutales :

– Voulez-vous bien fichier le camp ! Il y a longtemps, si vous valiez quelque chose, que vous devriez être crevé !

– J’ai faim, balbutia le pauvre.

– Allez, du large ! reprit l’un des deux hommes qui discutaient.

Alors, le vieux, refermant la porte, entendit ces mots :

– Oui, mon cher, les renards se portent beaucoup cet hiver et les peaux sont en hausse. Aussi, tous les soirs, je les guette à la combe, et comme ils crèvent de faim, il faudra bien qu’ils viennent devant mon canon de fusil.

– Si je valais quelque chose... murmurait Denis-la-Bête.

Remonté à son gîte, devant un maigre feu, le vieux s’était endormi, harassé de fatigue et de faim. Vers la minuit, la sonnerie des cloches de l’église, battant sa charge joyeuse, le redressa subitement. Que se passait-il ?

Le vieillard sauta droit sur ses jambes et, fixe, les yeux agrandis d’une flamme étrange et brillants sous leurs paupières, il écouta. L’huis débarricadé, au son du bourdon en fête, il vit de petits falots dansant au bout d’invisibles mains qui se dirigeaient vers une grande bâtisse illuminée.

– L’église, la messe de minuit, le réveillon.

Une tempête de souvenirs éclata dans son cerveau de simple. Les hommes allaient manger et boire et... tuer les renards à la combe.

– Si je valais quelque chose... murmura Denis-la-Bête.

De grands tisons brasillaient dans son foyer. Il en prit plusieurs entre ses doigts et, fatidique et sombre, descendit son chemin.

La lune levante découpait dans la combe aux charognes de grands pans mystérieux d’ombre et les quatre affamés du crêt Buchin, instruits par Renard le vieux, savaient que la mort pou-

vait être embusquée dans ces ténébreux recoins. Tous ensemble ou à tour de rôle, ils les épiaient. Affamés, le museau tendu, les narines ouvertes, montant une garde de mort, ils sondaient le silence et la nuit.

La volée de cloches, éclatant dans les ténèbres, les avait saisis et emplis d'une transe étrange. Que se passait-il de mystérieux dans les terriers des hommes ?

Tout d'un coup, des quatre coins à la fois du pays, des clartés étranges s'allumèrent et grandirent, des lueurs inquiétantes jaillirent comme d'un jour bizarre et leurs regards soucieux allaient de cette lumière inconnue à l'ombre terrible où l'homme les guettait.

Bientôt les lueurs grandirent, s'amplifièrent ; la clarté, telle une ceinture, cerna peu à peu le pays, l'horizon rougeoya et des flammes, comme s'évadant d'une prison, bondirent vers le ciel noir.

Le village s'allumait comme une torche, le village flambait dans la nuit.

Rapides, favorisées par une bise sèche et violente, les flammes, ainsi que des mains crochues, s'agrippaient aux pans des toitures, aux boiseries des granges où la paille et le fourrage s'allumaient aussitôt, hérissant, au-dessus des tuiles, ou des ais-seaux, d'immenses et frémissantes chevelures rouges.

Les cloches retentirent de nouveau, mais point pour l'enfant Dieu. Des hurlements et des sanglots jaillirent, éclatèrent, explosèrent. L'église, en torrents gémissants, vomissait les fidèles prosternés : hommes nu-tête, femmes échevelées, enfants éperdus.

– Le feu ! Le feu !

Tout le village était un brasier gigantesque. La moitié des maisons se tordait, s'abîmait sous les mille bras implacables du

fléau. Des étincelles, en trombes, en tourbillons, montaient joyeuses sous le ciel assombri. On eût dit une stalagmite gigantesque et lumineuse qui rejoignait une immense voûte grise et l'horizon était de pourpre.

Figés de stupeur, les renards contemplaient ce spectacle grandiose et terrible.

Des pas sabotèrent dans la vallée et Goupil le vieux, aux sens suraigus, hurla un cri de farouche triomphe. L'ennemi quittait la combe. La place était libre. Le festin était servi. Et tous, derrière l'ancêtre, sûrs de leur fait, dévalèrent la forêt.

Le réveillon commença. Les plantureuses charognes s'offraient, étalant complaisamment des chairs appétissantes, conservées par le froid. Chacun s'attaqua à son quartier préféré, arrachant à belles dents, mordant à pleine gueule, dévorant de toute sa faim.

Et ce fut, aux flambeaux, un festin formidable, une bâfrée gargantuesque, sous la lune paisible et sous le ciel de feu, un réveillon comme jamais goupils n'en connurent, une repue franche dont le souvenir ne devait jamais s'éteindre dans leur mémoire fruste et fidèle de sauvages, d'irréguliers et de traqués.

Le village flambait encore quand ils se retirèrent, le ventre plein, la peau tendue, un quartier de réserve dans leur gueule saignante.

Des gémissements et des cris montaient jusqu'à eux. Des bêtes domestiques, affolées, fuyaient dans la campagne. Ivres de nourriture, ils regardaient tout cela, un vague sentiment de pitié serrant peut-être leurs entrailles apaisées.

Et voici qu'à travers les branches dépouillées du taillis ils virent de nouveau, les bras gesticulants, la barbe au vent, tête nue et riant d'un rire dément, le vieux Denis-la-Bête, gravissant le crêt Buchin et qui, dans le halo de la lune, semblait marcher et s'enfoncer sous un immense porche d'or.

L'IMPRUDENTE SORTIE

Miraut fit « bouaoue ! bouaoue ! bou » au bas du remblai des Cotards, dans les prés frais et verts où la rosée alourdit les lances de l'herbe fine et résiste jusqu'à midi au soleil qui s'évertue de tous ses rayons à sonder le mystère matinal de ce coin solitaire.

Goupil, le renard, le vieux rôdeur du canton des Bougeottes qui finissait sa tournée (c'était le matin) en flânant, repu, dans les sentiers étroits des raies d'un champ de betteraves, leva subitement à ce cri son nez inquiet tout barbouillé de terre.

– Oui, il était tard décidément ! Le soleil rôdait déjà derrière les pans de pourpre d'un rideau pelucheux de nuages et les sonnailles de troupeaux se rendant aux pâturages tintaient aux portes du village.

Goupil ne perdit point de temps à écouter ces bruits indifférents ni à faire des réflexions sur l'opportunité qu'il y aurait eu pour lui, à cette heure indue, à être dissimulé dans un taillis épais ou dans un trou profond, et, avant même que Miraut eût relancé aux échos de la combe et de la forêt son cri de guerre, il avait filé prudemment par ses chemins à lui, ses sentiers de casse-cou et ses raccourcis périlleux pour gagner les coins propices à une fuite sans péril et assurer sa retraite.

– Bouaoue ! bouaoue ! reprenait Miraut, excité par le fret puissant qui montait des foulées du sauvage, tandis que l'homme, à ses côtés, sifflotait en lui montrant le bois. Mais Goupil détalait déjà (oh ! sans se presser !) il savait qu'il avait le temps, le vieux fouinard, et le braillard poilu non plus que son long et puant camarade des terriers groupés, c'est-à-dire des maisons, le méchant porteur de tonnerre, ne le tenaient pas encore.

Dès le premier coup de gueule, son oreille exercée de sauvage avait démêlé tout de suite que le chien était dans son sillage et les abois prolongés et sourds et distants l'un de l'autre, injures familières qui suivirent, l'avaient confirmé aussitôt dans cette juste opinion.

Or, la rosée était bonne (Goupil en savait quelque chose !) il n'avait pas trop musé en montant la côte, et, avant une traversée de bois, deux minutes à peine, l'ennemi serait dans les betteraves à l'endroit où son coup de gueule l'y avait surpris.

Effectivement, une bordée précipitée d'abois frénétiques suivit, et bientôt, l'un trottant devant l'autre, par le mystère épineux des fourrés, ils gagnèrent le taillis des grands bois.

C'était une poursuite enragée, mais calme tout de même, parce que régulière et sans à-coups. Goupil, plein d'expérience et sûr de soi, allait son petit train, sa longue queue balancée légèrement, avec, derrière lui, à quelques centaines de sauts, les injures de Miraut qui revenaient, monotones et persévérantes : bouaoue !... bouaoue !... bouaoue !... parmi les crépitements de branches, les froissements de feuilles sèches, les sifflements de merles surpris et les garrulements amusés de geais curieux, suivant de haut, de chêne en chêne, la course de ces deux imbéciles à quatre pattes qui, se ressemblant, se combattaient au lieu de s'unir comme eux pour fuir le mystérieux bandit des maisons.

Cependant, tout en fuyant Miraut, Goupil écoutait, car il savait, le vieux charbonnier aux pattes noires, que la sale bête aux crocs robustes était moins redoutable que l'allié malfaisant qu'elle guidait.

Et soudain, en effet, le museau frémissant, Goupil s'arrêta net. En arrivant à la tranchée de la Voie-au-Loup, quelque chose avait craqué là-bas, en avant : une de ces cassures sèches de grosse branche comme seul en provoque le métal, en particulier les clous barbelés que laisse avec son fret, dans les chemins humides, l'habitant des terriers groupés. Il renifla un coup, deux

coups... passa sa langue fine sur ses babines noires et, l'œil cli-
gnotant, crocha prudemment pour une autre direction.

Ah ! oui ! il s'en doutait ! Ils étaient bien ensemble, les deux
alliés assassins. Pas d'hésitation alors, la fuite sous bois pouvait
être dangereuse... et, après avoir décrit quelques grands cercles
dans le taillis, simple histoire de faire brailler Miraut et de dé-
router l'homme, il fila vers son trou des Bougeottes, à l'abri de
ses murailles de roc.

Dans le sentier de la Voie-au-Loup, le chasseur, frémissant,
haletait, en entendant son chien s'approcher. Un instant encore,
pensait-il, et les branches basses du taillis s'écarteraient pour
laisser voir le museau chafouin du citoyen à longue queue qu'il
était certain de ne pas rater. Le doigt sur la détente, prêt à tirer,
il attendait... Miraut faisait toujours bouaoue... bouaoue... et,
tout d'un coup, vlan ! lancé de toute son ardeur sur ce sillage
odorant, facile à suivre comme une grande route, il vint débu-
cher, gueule ouverte, dans les jambes de son maître, qui faillit
bien lui lâcher dans le nez son coup de fusil.

Les deux compères, ahuris, se regardèrent.

Les yeux de Miraut disaient : « Tu ne l'as pas vu ? » tandis
que l'homme, sacrant des milliards de tonnerres de Dieu, trai-
tait son féal d'imbécile et d'idiot.

Miraut, alors, remit le nez à terre, reprit sa piste à lui, et, à
quinze pas de là, vint buter à l'endroit où Goupil avait croché.

Il relança une bordée terrible de bouaoue !... bouaoue !...
et, pressant la poursuite, le nez à terre, après trois circuits ra-
geurs, vint donner ferme à l'entrée du trou où Goupil s'était re-
tranché.

– Ouhe ! ouhe ! ouhe ! Et il reniflait : roun ! roun ! aroun !
au seuil de la caverne pour reprendre ensuite son aboi et avertir
le maître, tandis que Goupil, accroupi, recroquevillé tout au

fond du souterrain, respirait, lui aussi, à pleines narines, l'odeur caractéristique de son vieil adversaire.

Quand les deux alliés furent réunis, la rage de Miraut sembla grandir encore ; les abois devinrent plus menaçants, plus secs, plus rageurs. C'étaient presque des plaintes et le vieux renard craignit tout de cette colère frénétique quand, malgré l'étroitesse du chemin, il vit et sentit que le chien cherchait à se faufiler dans son boyau de terre.

À ce moment, la voix de l'autre se fit entendre et cette voix, bien qu'elle parût moins menaçante, ne s'arrêtait pas non plus, et elle changeait de timbre et de volume, et Goupil écoutait de toutes ses oreilles. Mais si l'aboi du chien lui était familier, le jargon de son allié l'était beaucoup moins et Goupil, qui ne le comprenait pas, et dont les narines étaient comme embuées par l'émanation puante pour un sauvage, du chien, ne pouvait pas savoir qu'il y avait maintenant à sa porte deux hommes qui parlaient de lui.

Ah !... s'il eût compris leur langage ! Car l'un disait :

– Je te dis de me passer le fusil et d'emmener le chien. Tu verras. N'aie pas peur de brailler et de traîner les pieds en partant.

– Oui, répondait l'autre, tu as raison.

Goupil n'entendait rien à ce dialogue, mais ce qu'il comprit bien, ce fut le « Viens ici, Miraut ! » du chasseur appelant son chien, et les pas qui s'éloignaient et le tintement du grelot qui décroissait dans le lointain. Une joie silencieuse l'envahit, le baigna. Ah ! ils renonçaient à sa poursuite ! le vieux solitaire s'y attendait. Mais avec ces gaillards-là, il y avait les pièges à redouter. La caverne n'avait pas d'autre issue, le mieux était de filer. Le tintement du grelot n'était plus, dans les rumeurs de la forêt, qu'un petit point aigret de son. Ils étaient hors de sa portée. Et, doucement, rampant d'abord pour se redresser ensuite de

toutes ses pattes engourdies, il arriva le mufle calme à l'entrée du terrier.

– Baoum ! un coup terrible résonna. Une charge de plomb formidable et qui fit balle, heureusement pour lui, siffla sous son ventre, entre les pattes, lui pelant net l'extrémité de la queue, tandis que, mû par un réflexe frénétique, il bondissait devant lui d'un élan formidable, affolé de la secousse. Baoum ! un nouveau coup lui siffla aux oreilles, des plombs lui trouèrent la croupe, tandis qu'une voix humaine, la même que tout à l'heure, tonitruait derrière lui.

Mais Goupil ne perdit point de temps à reconnaître l'ennemi et, bien qu'il ne risquât plus rien, le fusil de l'autre étant vide, il détala à toute vitesse et vint sans s'arrêter jusqu'au canton du goupil du Fays pour s'y cacher et raconter à son compère et compaïng de chasse l'étonnante aventure qui venait de lui advenir.

Et ce fut ainsi que Goupil apprit qu'il ne faut pas toujours se fier aux bruits de départ des ennemis pour sortir de la retraite assiégée et se jura que, quand il entendrait encore deux timbres de voix, il y reniflerait à deux fois avant de hasarder son nez au dehors du trou où il se serait retranché.

LE LIÈVRE FANTÔME

Il passait pourtant quelque part, à moins qu'il ne fondît et s'évanouît comme une poudrée de neige au soleil du printemps, ce roi des capucins du Fays, ce maître oreillard qui savait tous les tours, ce prince des bouquins qui roulait depuis des saisons et des saisons des générations de chiens.

Cette fois, il avait à ses trousses Miraut, le plus fameux chien de tout le canton, et Lisée, le braco, un riche fusil, qui prenait bien des permis mais chassait quand même en tout temps, et ces deux gaillards-là allaient lui donner du fil à retordre.

La lutte commença un matin de novembre, un beau matin givré que la terre sonnait sous le talon où le limier trouva son fret à cinquante sauts de son gîte, et, sans perdre un vain temps, comme les camarades moins expérimentés, à « ravauder » sur le pâturage, vint, après quelques coupes savantes, lui fourrer sans façon le nez au derrière.

Roussard lièvre comprit qu'il avait affaire à un maître et qu'il fallait gagner au pied. Alors, bondissant de son gîte, il fila comme un trait, allongé de toute sa longueur, ventre à terre, yeux tout blancs, oreilles rabattues, moustaches en avant, tandis que la bordée coutumière de coups de gueule suivait son déboulé.

Miraut avait beau avoir bon jarret, il ne put longtemps soutenir la course à vue, d'autant que Roussard, qui connaissait l'homme et n'ignorait pas la signification des coups de fusil, avait grand soin de profiter pour se défilier, de tous les abris et de tous les couverts utilisables.

Au bout de cinq minutes de ce train d'enfer, l'aboi du chien était à un kilomètre derrière lui... il avait le temps.

Le soleil se levait. Sur l'épaule du crêt chenu que dessine le Geys, où quelques vieux arbres, par endroits, dressent leurs ramures grêles, ses rayons rouges passaient, implacablement rectilignes, semblant trancher comme des faux sanglantes les moissons de pénombre massées dans la gorge des combes, ou encore, douaniers vigilants du jour, taraudaient de leurs sondes d'or les forêts captives de la terre, comme s'ils eussent voulu en expulser violemment la vénéneuse contrebande de mystère et de frayeur que la nuit essaie, avec chaque crépuscule, d'introduire furtivement sur le monde.

Au bout des glaives des grandes herbes, aux pointes des piques des arbrisseaux, son feu émoussait sans bruit la trempe fragile d'acier diamanté que l'humidité et le gel avait fixée de concert, tandis que sous les pattes des deux coureurs, une bande d'un vert plus cru, comme approfondie par son regard brûlant, marquait leur sillage dans la grisaille argentée des gazons courts.

Ni l'un ni l'autre ne s'en apercevaient. Mais le vieux bouquin, tout en enchevêtrant sa voie de pointes et de crochets, réfléchissait à ce qu'il devait faire.

Il ne connaissait point Miraut ; cependant, au peu de temps qu'il avait mis du premier coup de gueule au dénichage du lancer, il avait pu juger que c'était un adversaire de taille et que, par conséquent, le poilu bigarré qui l'accompagnait était fort à craindre lui aussi. Toutefois, comme ce brûleur de poudre-là devait être nouveau au pays, il décida en son for intérieur qu'il pouvait, sans hésiter, employer la vieille tactique.

C'est pourquoi, après un détour raisonnable, suffisamment long pour prouver sa vigueur, il redescendit l'un des chemins qui menaient au bas du Fays, à la croisée des voies où ces imbé-

ciles d'humains l'attendaient régulièrement, mais où il se gardait bien de passer.

Dès qu'il arriva à deux portées de fusil de ce poste dangereux, il s'arrêta, s'assit sur son derrière, tourna ses oreilles vers les quatre vents, ressauta au bois, fila vers le haut des jeunes coupes et disparut.

Quand Miraut, qui n'avait point perdu de temps aux doublés de Roussard, arriva quelques instants après, qu'il eut repris la piste nouvelle et l'eut suivie jusqu'au haut des jeunes coupes, hors du fossé du bois, il trouva quelques pointes qu'il ne suivit pas, selon sa vieille tactique, mais il tourna autour de l'endroit pour retrouver la bonne piste et ne trouva rien.

Il raccourcit son cercle... rien encore ; il le doubla, toujours rien ; il suivit l'une après l'autre et minutieusement toutes les pointes... plus de fret.

Furieux alors, Miraut jappa, gueula, hurla à pleine gorge contre cette sale bête et Lisée, sans tarder, vint le rejoindre, ahuri de voir pour la première fois en défaut son compagnon, cette maîtresse bête, ce nez inroulable, ce roublard des roublards.

Il n'y avait point de buissons dans la plaine et la coupe, récemment nettoyée par les bûcherons, était nette comme un champ d'éteules.

Le chien et l'homme longèrent des deux côtés le mur du bois, pierre à pierre, abri par abri ; ils visitèrent le pied de toutes les souches et de tous les arbres qui restaient : baliveaux, chablis, modernes, anciens, rien, rien, rien !

Ils s'en allèrent bredouilles ; cependant cela ne devait pas se passer ainsi.

Deux jours après, Miraut vint relancer l'oreillard que Lisée cette fois attendit sur le chemin où il était passé le premier jour,

mais Roussard en prit un autre et vint se faire perdre tout comme la première fois, au même endroit. Deux jours plus tard, cela recommença encore. Et ainsi tout le mois de novembre.

À la fin, Lisée, dès le lancer, monta à ce poste extraordinaire, afin d'en avoir le cœur net. Ce jour-là, Roussard, qui était assez vieux pour ne pas se fier seulement à son oreille, mais qui savait aussi voir et renifler, approcha bien de la coupe, mais n'y entra point et s'en fut se faire perdre loin, loin, bien loin, au tonnerre de Dieu, comme disait le chasseur.

C'était tout de même rudement vexant.

Et Miraut et Lisée, toute la saison, s'acharnèrent à poursuivre ce lièvre fantôme, ce capucin sorcier que personne n'avait jamais pu joindre ni voir, qui crevait les chiens les plus forts et roulait les meilleurs.

Mais chaque fois que Lisée montait en haut de la coupe, Roussard n'y venait pas et chaque fois qu'il se postait ailleurs, Miraut, hurlant de rage, fou, l'œil hors de l'orbite, le poil hérissé, venait le perdre là et s'en retournait la tête basse et la queue entre les jambes, malade de dépit et de rage vers son maître, qui sacrait bien de toute sa gorge comme un braconnier qu'il était, mais n'y pouvait rien.

Enfin, un jour de février, Lisée posté à deux cents pas de l'endroit maudit et caché derrière un gros chêne, eut la clef de l'énigme. Le cœur tapant d'émotion, il vit Roussard sauter du bois, faire ses doublés et ses pointes revenir à son centre d'opération et, d'un seul saut, bondir en l'air d'un élan fou, comme s'il escaladait le ciel pour retomber... Ah çà ! la coupe était nette ! où donc était-il retombé ? Lisée, de derrière son arbre, écarquillait ses quinquets. Il ne vit rien, rien, plus rien du tout ! Roussard avait disparu.

– Celle-là, par exemple, elle était forte !

Miraut, en râlant de rage, car ce n'étaient plus des abois qu'il poussait, arriva juste pour se trouver nez à nez avec son maître. Celui-ci, sûr ou presque de n'avoir pas eu la berlue et blême d'émoi, regardait de nouveau par tout le sol et examinait méthodiquement chaque pouce carré du terrain où Roussard eût pu se trouver.

Ce devait être au pied de cette souche. Mais non, rien. Il fallait qu'il se fût envolé vers le ciel. Lisée trembla.

Ses regards, instinctivement, montèrent pour interroger l'azur et... ce qu'il vit :

Au sommet de la vieille souche pourrie, dédaignée par les bûcherons, à quatre bons pieds au-dessus du sol, entre quelques rejets gris comme le dos du capucin qui se confondait entièrement avec eux, Roussard lièvre s'aplatissait, immobile, les oreilles rabattues, sans souffle, n'émettant aucune odeur, et aussi souche que la souche elle-même.

Que de fois le braconnier, son fusil à la main, avait passé à un pas de lui, inspectant le pied de la souche, sans songer à regarder dessus ; on dit tant que les lièvres ne font pas leur nid sur les saules !

– Vous croyez peut-être que je l'ai tué, fit Lisée à quatre ou cinq camarades à qui il narrait ses malheurs !

« Voilà bien ma veine ! Ce jour-là, je n'avais justement pas pris mon fusil, car la chasse au lièvre était fermée, et le père Martet, le brigadier forestier, qui ne badine pas là-dessus, faisait sa tournée aux alentours.

« Alors, comme je ramassais un rondin pour l'envoyer sur le râble de l'oreillard, lui qui n'avait jamais bougé les fois d'avant... tout d'un coup, avant que j'aie seulement levé le bras... frrt, se mit à détalier avec Miraut à ses troussees, et jamais, vous m'entendez bien, jamais il n'est revenu là et on ne l'a jamais re-

vu. Et vous me direz encore qu'il n'était pas sorcier, ce coquin-là ! »

LE MIRACLE DE SAINT HUBERT

En ces temps-là, le Val des Hiboux, qui s'appelle maintenant la Grâce-Dieu, était un lieu sinistre où l'Audeux roulait ses ondes torrentielles entre deux murs sombres de roc que gardaient d'immenses forêts s'étendant du Val de la Loue au coude du Doubs.

Du ponant au levant, cette large bande touffue s'étalait dans son ampleur royale, sombre en été, rousse en automne et, sous le mystère ondoyant de ses frondaisons, abritait les tribus innombrables des bêtes : vieux solitaires au dur boutoir, madrés goupils à longue traîne, lièvres malins et rapides, et les hardes de cerfs et de chevreuils, et des familles de loups, des assemblées d'écureuils, et des clans sombres de corbeaux, des caravanes de ramiers et de geais et des chœurs de pinsons qui faisaient de cette immense cité libre un paradis de chansons, d'amour et de batailles.

La sève alors, généreuse et débordante, s'épanouissait en chênes géants, en hêtres colossaux, en bouquets puissants de charmes, en poiriers trapus, en bouleaux énormes dont les fûts blancs semblaient être les piliers épars soutenant la gigantesque et verte voûte d'une architecture fantastique, et tous mêlaient dans l'air vif, sans cesse rénové par les vents des hauteurs, leurs ramures épaisses, lourd vêtues de feuilles, que baisait le soleil et que giflait la pluie.

La terre, vierge et neuve, gardait derrière cet écran sombre une température presque égale : tiède en été, fraîche en hiver, et dans les taillis touffus où craquaient les branches mortes, les bêtes pouvaient, selon leur caprice et selon le temps, choisir l'abri qui leur convenait le mieux : la tanière propice, le terrier calme, le gîte sec, le retrait tranquille où elles vivaient intensément leur existence de combat et d'angoisse dans le bonheur de la lutte perpétuelle, des périls déjoués et des instincts satisfaits.

Des ondes embaumées montaient des immenses et nombreuses clairières où la faux flamboyante de la foudre, alignant ses andains de feu, avait abattu et tranché et brûlé sur son passage les troncs des géants séculaires qui narguaient sa puissance indomptée.

Au creux des combes boisées, d'immenses étangs étalaient leurs faces calmes, ulcérées çà et là d'îlots herbeux ; des joncs aux plumets guerriers massaient leurs vertes cohortes en carrés menaçants sur les rives ; des feuilles de sagittaires trouaient la surface de l'eau comme un suprême appel de mains de naufragés à demi engloutis, et sur toutes les feuilles flottantes de nénuphar et par les taillis aquatiques de mousses des bandes coassantes ou plongeantes de grenouilles vivaient et s'agitaient et emplissaient d'un tumulte éphémère, vite étouffé sous des remous, les grandes cités humides perdues aux plis mystérieux des bois.

Une fraîcheur puissante émanait des multiples sources d'eau vive fleuries de pétales multicolores en été, de feuilles mortes en automne qui dévalaient les coteaux comme des serpents d'argent avant de mêler leurs flots turbulents à la majesté tranquille des grands lacs immobiles. Des exhalaisons humides, des émanations putrides de ces immenses nécropoles végétales s'élevaient avec les soleils d'été et, dans les plis des vents, rayonnaient tout alentour en mystère alanguissant et morbide qui attirait sur leurs bords des escadres de libellules bleues et

vertes, des chœurs d'éphémères, des nuées de mouches et des volées d'autres insectes.

Le soir, en longues théories, des vols d'oiseaux s'abattaient sur les rives, puis s'enlevaient à grand fracas d'ailes pour disparaître bientôt, tandis qu'en prudents cortèges, s'espçant par groupes, chacun à sa place favorite, les cerfs et les chevreuils s'alignaient aux plages des berges.

De longs meuglements s'élevaient, se succédaient, se répondaient, puis l'heure indécise du crépuscule ramenait le silence bourdonnant qui se mariait peu à peu aux vibrations des branches, aux ululements du vent, aux cris des fauves traquant leur proie, au bruit des rameaux cassant sous les foulées sauvages du sanglier et du chevreuil.

Durant les nuits d'été, les écureuils, au clair de lune, donnaient parmi les branches des fêtes cabriolantes et joyeuses, tandis qu'en hiver les puissants hurlements des loups propageaient autour de la grande partie sylvestre la crainte salutaire des blancs crocs d'ivoire, aiguisés de froid et pleins de faim, qui éloignait, le cœur chavirant, tous les humains dont les incursions possibles eussent troublé cette belle quiétude sauvage.

Et quand un vaincu tombait sous la dent d'une bête carnassière ou la serre d'un vorace ailé, rien n'ébranlait chez ses frères de race, soumis à la loi commune, inéluctable et terrible, leur sereine et farouche confiance en la vie.

*

Il y avait cependant, pour la forêt, des jours d'effroyable angoisse. Ils revenaient après les grandes chaleurs, par les clairs matins d'automne. Rien ne les laissait présager au dehors, mais la conscience obscure qui veille au cœur des bêtes les étreignait

douloureusement quand le cours des soleils et des lunes ramenait la saison terrible.

Tout était calme dans la forêt et les bêtes rôdaient par leurs invisibles chemins, quand, tout d'un coup, en amont ou en aval de la grande voie déserte et sombre qui va du Cusancin au Des-soubre, un son de trompe ou de corne éveillait, comme des génies malfaisants, les échos mystérieux qui sommeillent au creux des roches ou dorment aux plis des combes.

À ce signal trop bien connu, une frayeur sans nom s'emparait du taillis ; les cerfs brandissaient leurs andouillers menaçants, l'œil plein de feu ; les chevreuils et les biches dressaient l'oreille, prêts à la fuite ; les renards précipitamment regagnaient leurs terriers, les marcassins leurs bauges, et les grands loups eux-mêmes, seigneurs incontestés du domaine, tremblant sur leurs pattes inlassables et leurs jarrets de fer, rassemblaient au fond des halliers, près de leurs rudes femelles aux yeux jaunes, les portées trottantes et joyeuses des petits qui regardaient, inquiets subitement, les vieux mâles claquer des mâchoires, prêts à la mort pour défendre leur géniture en péril.

Les lièvres, tapis dès l'aurore, se boulaient dans leurs gîtes, les grands corbeaux, rassemblés, échangeaient de cime en cime de brefs mots d'ordre mystérieux, les bandes de geais se concertaient en piaulements, les agaces filaient à grands cris, les grives et les merles, après quelques sifflements d'entente, se taisaient, tandis que les écureuils curieux, moins apeurés que surpris, grimpaient tout de même au faite de leurs arbres et, dissimulés derrière des boucliers de feuilles, scrutaient attentivement leur horizon déserté qui s'alourdissait de silence.

Et bientôt le vent seul, le grand vent (dont les ondes, telles des vagues invisibles qui passent, courbent les têtes majestueuses des vétérans feuillus) disait et portait au loin la terreur de la grande cité forestière que la chasse du seigneur accompagné de ses valets et de ses chiens allait ravager de cris, de hurlements et de meurtres.

Chaque canton, à tour de rôle, payait à l'homme ce tribut redoutable.

Derrière le chevreuil ou le sanglier débouché, un jaillissement d'abois s'élevait, roulait, s'enflait, montait, grondait, passait en rafale, courbant et cassant les branches, éventrant le taillis, piétinant le sol.

Le martèlement des sabots, la respiration des chevaux faisaient, dans ce fauve concert, un sinistre bourdonnement de basse, tandis que les notes violentes des trompes et des cors et les hennissements des étalons, insultant aux mélodies du vent, scandaient la chevauchée sur un rythme infernal.

Malheur à celle-là qui avait son gîte ou son abri sur le passage de ce tourbillon vivant de hurlements et de haines !

Éventrée par les limiers, déchirée par les crocs de la meute, dévorée en quelques bouchées ou écrasée sous les pieds des chevaux pour être emportée par les valets, la bête, surprise, voyait la mort se dresser d'un seul coup devant elle sans qu'il lui fût possible d'engager la lutte ou d'espérer la fuite.

Aussi, quand la brise, soufflant des lointains, apportait aux réfugiés d'un canton tranquille les voix d'enfer de cet orchestre barbare, les grands corbeaux, pèlerins des hauteurs, et les vieux aigles suspendus dans la nue pouvaient voir, en indescriptible panique, toutes les bêtes, d'un même élan, fuir et disparaître devant la chasse comme des nuages affolés devant le vent de l'orage.

La terreur de l'homme survivait à ses incursions et, bien après la saison de chasse, quand il s'abstenait de toute invasion meurtrière, les bêtes le fuyaient encore et le haïssaient, et qu'il fût sire au riche manteau ou serf au sayon grossier, nulle, même les grands loups dont les mâchoires claquantes étaient pourtant de formidables défis, n'osait résister à sa marche envahissante et à la menace de son regard.

*

Il était cependant un homme que les bêtes du Val des Hiboux et des cantons voisins avaient appris à ne point craindre.

Un mystère insondable enveloppait cet inconnu qui était comme tombé là un jour et y était demeuré. Nul ne l'avait vu venir.

Nomade ambulant par les sentiers des Gaules fixant enfin son errance, criminel sous le coup des lois d'une puissante cité fuyant le châtement ou cherchant dans le silence et la solitude l'expiation, doux rêveur misanthrope, chrétien halluciné ou panthéiste fervent, nul ne savait, et ceux des villages qui ne connaissaient point son nom l'appelaient dans leur langage « Stuqui », qui veut dire « celui-ci ».

Il connaissait les plantes et il aimait les bêtes ; il vivait de racines et de fruits ; il n'avait besoin de rien.

Cependant, de temps à autre, comme pour ne point perdre tout contact avec ses semblables, on le voyait, quel que fût le temps, une espèce de besace à l'épaule, s'en aller vers un village et quémander des vivres.

Il allait calme et grand, il portait les cheveux longs comme un roi, il avait un regard étincelant et droit qui faisait baisser les yeux des vilains lorsqu'il s'arrêtait devant leurs seuils sans leur rien demander.

Tous lui donnaient.

C'était un enchanteur ou un saint. C'était un saint. C'était un saint, car, depuis son arrivée dans les forêts, nulle bête n'avait péri dans les villages, aucun fléau, grêle, orage ou incendie, n'avait dévasté la contrée et tout prospérait aux alentours.

La main des dieux était sur cet homme et leur protection salutaire s'étendait sur le pays.

Une impression de bonté, de quiétude, de grandeur émanait de sa personne ; son regard exerçait une fascination surnaturelle : pas un gamin ne lui aurait jeté une pierre, les vieux et les vieilles inclinaient leurs fronts sur son passage.

C'était au temps où la religion de Kristh était prêchée à Vesuntio par Ferréol et par Ferjeux, et on se racontait aux veillées, autour des grands brasiers des cheminées, les choses extraordinaires et merveilleuses accomplies par ces apôtres : on attendait leur parole, on espérait leurs envoyés.

En était-il, celui-là qu'on ne connaissait point, et qui était bon et qui était grand ?

Et les paysans penchaient lentement vers le culte nouveau tandis que les seigneurs issus de leurs rangs, peut-être en secret déjà convertis, gardaient encore, et jalousement semblait-il, pour les divinités gauloises assimilées aux mythologies romaines cette affection rituelle et ce culte de parade qui est l'indice des religions à leur déclin.

Stuqui s'était installé dans la grotte des Bougeottes, à deux heures de marche du Val des Hiboux.

Sa retraite s'ouvrait dans l'impasse naturelle d'une combe, au bout d'un corridor de hêtres et de chênes, au cœur d'un immense rocher perdu dans les grands bois.

Ce rocher se dressait comme un donjon formidable sur le Mont Travers et semblait surveiller dans un silence majestueux, d'un côté l'immense cuve des combes que dessinaient au couchant les chaînons escarpés des crêts du Jura, vermeille chaque soir du bouillonnement du soleil, de l'autre menacer le hérissé formidable de fûts et de piques que les forêts dominantes massaient dans le soleil levant.

Une vaste clairière, taillée en plein cœur de la forêt par quelque faucheur surhumain, s'étendait derrière le roc de Gaudry : ainsi nommait-on ce donjon de pierre sabré d'éclairs, ce pic pelé comme un vieux crâne qui restait là quand même, menaçant et sauvage, impassible, battu des vents, lavé de pluie, fouetté de neige, ouaté de brume, nimbé d'aurore ou brûlé de soleil.

Les bêtes affectionnaient particulièrement cette éclaircie d'où l'on pouvait, sous l'égide protectrice de ce rêve de pierre, à l'abri des ramures épaisses, écouter et flairer de très loin les approches ennemies.

Elle avait vu, en effet, la clairière, entre les torses noueux de ses arbres, sous ses ogives de feuillage en été ou par les illuminations féeriques des clairs de lune d'hiver, les jeux et les batailles d'amour de presque toute la gent de la forêt : des lièvres vaillants et hardis, des goupils oublieux de la prudence, des cerfs dédaigneux de l'homme.

Or Celui qui était venu parmi eux était resté immobile et muet devant les grands animaux ; il avait jeté du pain aux oiseaux qui sont le moins méfiants et donné des noisettes aux écureuils qui sont naturellement curieux, et les saisons avaient passé, et les jours étaient venus peu à peu où les bêtes de la clairière et du canton et les voyageuses égarées n'avaient plus suivi sa démarche d'un œil inquiet et d'un pied frémissant.

Stuqui ne parlait jamais aux bêtes ; il n'avait rien à leur confier sinon qu'il ne leur voulait pas de mal et qu'il les aimait, et cela, ses yeux bons, son regard limpide, son front calme, la lenteur grave et noble de ses gestes le disaient surabondamment.

Qu'aurait-il pu, dans le misérable langage des hommes, qu'il savait parler sans doute, leur dire de meilleur et de plus utile ? De se méfier des autres humains, elles le savaient ; les prévenir de leur présence, elles l'éventaient mieux que lui et de

plus loin : Tiécelin et sa horde ne veillaient-ils pas aux lisières et le croassement d'alarme faisait dresser les oreilles et palpiter les narines au moindre indice dangereux.

Ils se comprenaient et s'aimaient.

*

Or, cette année-là, que rien ne fixe dans les temps avait été une année de grandes pluies : la terre, mouillée, détremmée, imbibée comme une éponge grasse, conservait, marâtre, pour les dénoncer aux ennemis, les traces des bêtes.

Les saisons avaient été désastreuses, les couvées n'avaient point réussi, les nichées avaient péri, et, dans les portées décimées, les quelques sujets plus vigoureux qui avaient résisté restaient malgré tout malingres et chétifs.

La forêt était en deuil et se dénudait. Les vents qui passaient en rafales, telles des hordes dévastatrices, harcelant durement les ramures, déchiquetant avant l'heure les frondaisons, ne parvenaient point à sécher le terreau noirâtre des sous-bois refroidis.

Une odeur de décomposition végétale, subtile et forte comme une immense vague de fond, se dégagait lentement de la glèbe, se répandait par degrés, montait, envahissait, submergeait peu à peu tout le grand continent forestier. Et c'était comme une main mystérieuse et fantomale qui venait peser lourdement sur les vies suspendues des végétations pourrissantes, sur les âmes désemparées des bêtes pour annoncer la mort prochaine de l'année et la venue des temps maudits !

Et les bêtes étaient inquiètes.

Elles venaient à leurs heures respectives, plus souvent encore que d'habitude, à la clairière de Stuqui et le regardaient

obstinément comme si elles eussent voulu demander au solitaire, qui était de la race méchante et maudite, une efficace protection contre ceux de sa gent.

C'était l'époque, l'époque terrible des grandes incursions humaines, des chasses féroces, des bacchanals déchaînés, des boucheries sanglantes qui, selon les lunes, revenaient à intervalles à peu près égaux, pour annoncer la mort de ceux qui seraient poursuivis et faire goûter plus âprement aux survivants la joie de vivre.

La forêt, en proie aux pluies d'automne, était sombre et triste.

Les rameaux, dépouillés, décharnés, imploraient la clémence du ciel ; les massifs, comme des vieillards, perdaient leur chevelure de feuilles, les arbres grelottaient sous leurs tuniques d'écorce et leurs mantelets de mousse et les vieux géants, qui étaient morts par degrés, lentement, comme un grand cœur se vide, les longs cadavres secs qui restaient là debout par la volonté de notre mère la Terre pour narguer quand même le Destin, tombaient maintenant soit d'un seul coup, couchés par la poigne formidable des bises, soit par lambeaux, ainsi que sous les attaques d'une invisible cognée, ou encore se dissolvaient, fondaient en une cendre impalpable comme si des cancers profonds eussent rongé partout et simultanément ce qui restait de leurs dures carcasses vides de moelle.

La chasse du seigneur avait passé la veille au lever du soleil : les trompes et les cornes avaient soufflé leur chant d'épouvante, et les dieux mauvais de la forêt, joyeusement réveillés de leur sommeil de pierre, avaient répété de tous côtés et à l'infini l'appel farouche ; puis, au galop de la meute qui les menait, le flux des bêtes du canton du Val des Hiboux avait passé en rafale devant la clairière de Gaudry, déserte et silencieuse comme une nécropole abandonnée.

Bientôt, cependant, l'imminence du péril faisait se disloquer la grande harde, les bêtes les plus faibles se dérochant peu à peu, au hasard des inspirations, mettant à profit une éclaircie, une saute de vent pour, selon les ruses millénaires de la race ou leur personnelle expérience, fuir à toute vitesse dans une direction différente, ou mieux encore embrouiller leurs traces afin de trouver le temps de se gîter un peu plus loin aux alentours.

Le bacchanal avait passé comme la tempête, poursuivant les vieux loups de tête et les grands cerfs dix cors qui filaient droit devant eux, et nul des échappés ne savait ce qu'il était advenu de cette chasse qui se perdit dans l'horizon.

Mais le soir, avec la venue des ténèbres, les fourrés avaient frémi, des pas légers comme des glissements avaient passé, des frôlements avaient couru, de larges prunelles dans l'ombre s'étaient allumées comme des étoiles et toutes avaient pèleriné en silence vers la clairière de Gaudry, car, après la grande chasse de l'homme, il y avait trêve dans la forêt, et les bêtes, elles, ne chassaient point. Les cerfs et les chevreuils, ivres d'espace et de fuite, passaient sans les tondre à côté des feuilles de ronces, les lièvres n'osaient s'aventurer en plaine, les sangliers grognaient de colère sans trop savoir pourquoi, les loups en oubliaient leur faim. Une terreur commune, pesant sur tous, en faisait des alliés momentanés ; la fièvre de la peur avait nourri tout le monde, et, dans chaque tribu, les familles dispersées, se rappelant par le cri convenu, cherchaient à évoquer au fond de leur mémoire, pleine de brume et de tumulte, les images de ceux qu'elles ne retrouvaient point au rendez-vous.

Le cimenterre étroit et pâle de la jeune lune rentrait au couchant dans une gaine indistincte de brouillards : la paix allait régner sur la forêt, la paix que le soleil ébranle et que la lune pleine trouble aussi quand sa lumière équivoque vient brouiller, aux heures crépusculaires, les mystérieuses frontières du jour et de la nuit.

Une grande frayeur cependant étreignait encore toute la forêt. Le vent s'était levé et sa protestation mugissante courait de chêne en chêne, ébranlant le cœur profond des sombres vétérans qui se mettaient à bramer de toutes les voix de leurs branches et hurlaient à l'envi contre l'injure et la méchanceté de l'homme.

La nuit se tassait.

La clairière, pleine d'yeux, semblait un parterre de fleurs d'or portées par des tiges invisibles. L'odeur de la terre mouillée parlait de deuil et de mort.

Un vieux loup soudain hurla. Il manquait un de ses petits, disparu dans la rafale du matin, et tous comprirent.

Stuqui, à genoux, prosterné sous la nuit, avait l'air d'adjurer le chêne géant campé au bout de la clairière, dont la sombre masse et l'ombre lourde, barrant le ciel étoilé, semblait se dresser comme une protestation formidable des dieux morts contre les dieux triomphants.

Tout autour de l'homme, immobiles, silencieuses lourdes d'une émotion écrasante, les bêtes, subjuguées, attendaient, attendaient quelque chose qui ne venait pas.

Une angoisse plus lourde encore les étreignit : elles flairèrent le malheur, elles éventèrent la mort.

Le lendemain, en effet, contrairement aux prévisions habituelles, la trompe retentit parmi les bois du levant, et ceux de Gaudry, mussés dans leurs repaires, purent entendre au large, dans le vent propice, monter et baisser les rauques appels des cavaliers, les hennissements des étalons et suivre de l'oreille, au loin, les abois ondoyants et multiples, âpres, aigus ou assourdis et soutenus et prolongés, des meutes frais découplées ravageant tout sur leur passage.

Et ce fut du côté des étangs du vent de bise que souffla le lendemain le chant de mort ; et à l'aube qui suivit, les trompes cruelles déchirèrent le silence matinal dans les rochers du midi.

Et chaque jour maintenant, la horde envahissante des Grands Barbares (chasseurs et chiens), venue d'un point nouveau de l'horizon pathétique, traversait le canton de Gaudry, transperçait, taraudait en tous sens les fourrés et semait l'épouvante et l'horreur parmi les halliers touffus et les taillis inviolés de ce grand repaire sauvage.

Maintenant, tous les soirs, à la clairière fatidique, les bêtes survivantes se réunissaient, silencieuses, efflanquées, fiévreuses.

Elles ne se lamentaient plus, mais se contentaient de regarder de leurs prunelles profondes, élargies d'épouvante et embuées d'étonnement, leur ami muet, le solitaire qui pleurait et priait au centre de cette chapelle de feuillage, sous les piliers vivants et noueux des grands chênes dont les rameaux, ainsi que des bras multiples, se tordaient de désespoir et de rage aux lamentations mugissantes du vent.

Depuis longtemps, Stuqui n'avait pas revu les humains ; mais un jour, à l'heure sinistre où les fanfares sonnaient dans son canton leur aubade de meurtre et de sang, il s'était résigné à descendre vers les villages.

Selon son habitude, il n'avait pas proféré une parole, mais la limpidité coutumière de son œil troublé de flammes d'inquiétude et d'éclairs d'orage interrogeait les paysans.

Ils avaient dit : « C'est un puissant seigneur de très loin, des pays de bise et de neige, qui est venu en ambassade et à qui l'on donne des fêtes ; il aime la chasse passionnément, aussi tous les jours nos sires rassemblent leurs meutes et leurs équipages et le guident à travers nos bois. »

Stuqui savait maintenant que le comte Hubert chassait dans le pays, qu'il chasserait le lendemain et encore à l'aube suivante, et que les bêtes, ses compagnes et ses amies, seraient pour de longs et terribles jours vouées aux embûches, aux traques éperdues, aux fuites désespérées, à la souffrance et à la mort.

Et il pleura.

Toute la forêt était agitée du frisson de la fièvre : les bêtes, au moindre bruit, frissonnaient, s'affolaient et fuyaient ; tous les soirs, à l'heure du rendez-vous dans la clairière, il en manquait de nouvelles : presque tous les petits étaient morts, tués par les traits des humains, écrasés par les chevaux, déchiquetés par les chiens ou épuisés par la fatigue et par la maladie.

Les nuits semblaient courtes, les instants fuyaient, rongés par la hantise de la lumière ; tous et toutes dans les halliers, en proie à de courts sommeils hallucinés, appréhendaient l'heure blanche où le couvercle des ténèbres semble, à l'aurore, se dévisser de l'horizon ; le temps n'existait plus.

Les grandes forces semblaient maléfiques et hostiles. La lune, maintenant pleine et ronde, chassait les nuages du ciel, abolissait la nuit et perpétuait la terreur.

Les pluies avaient cessé. Le soleil, à chaque aurore, se levait plus éclatant dans un ciel épuré. De la terre transie par la nuit, rôdant à ras du sol, des buées froides montaient qu'il buvait avec les rosées blanches et peu à peu les feuilles mortes s'essuyaient dans les taillis.

La terreur et la mort régnaient.

*

Ce matin-là, comme le soleil dardait ses premières flèches sur le roc pelé de Gaudry, l'appel des trompes et des cornes résonna dans la grande cuve du couchant et les aboiements joyeux des chiens se mordillant et s'excitant pour la chasse firent frémir toutes les bêtes de la futaie.

C'était de là qu'aujourd'hui les Grands Ennemis allaient prendre leur élan, les faire toutes lever dans le tumulte et l'effroi et, dans leur sillage, s'élancer, dévoreurs farouches de l'espace, pour conduire quelques-unes d'entre elles jusqu'à l'épuisement et à la mort.

Derrière les grands chiens découplés qui donnèrent bientôt de la voix, des bordées d'abois ne tardèrent point à s'élever, rauques d'abord et hésitantes, puis plus accentuées, franches, régulières, éclatantes dans la salve du lancer, et bientôt ce fut la fanfare effroyable de cent gueules hurlantes dans laquelle, de temps à autre, se détachait le jappement plus puissant et plus mâle d'un conducteur de bande ou l'appel sifflant d'un piqueur.

Le taillis vierge qui hérissait ses rets épineux pour barrer le passage et défendre son mystère fut haché par cette foule en délire, battu, foulé, piétiné, taraudé, déchiqueté, tandis qu'une harde de cerfs, découverte, filait dans le vent à une allure désespérée.

Tout tremblait dans leur sillage. La terre, battue, martelée, semblait grommeler sous leurs pas ; les branches, en vain, giflaient les intrus, les épines les mordaient, les clématites faisaient trébucher les chevaux et rouler les chiens, les ronces vengeresses fouettaient, un à un, de leurs dards aigus les cavaliers, mais rien n'arrêta la charge infernale, le furibond élan de mort et, derrière le trajet suivi qu'indiquait une large trouée, tout redevint silencieux, cependant que, là-bas, dans les cantons étrangers, les trois grandes bêtes traquées, bientôt seules poursuivies, menaient au loin la meute enragée.

Une anxiété profonde étreignit bientôt les autres bêtes qui avaient pu se dérober une à une de la colonne fuyante, renards et lièvres, sangliers et loups, et du fond de leurs gîtes ou de leurs repaires, écoutaient le bourdon sinistre de la chasse s'enfler et décroître pour gronder plus fort et s'amplifier par degrés dans le retour au canton du lancer.

De nouveau, en effet, grandit l'immense fleuve tumultueux roulant ses ondes de cris, ses cascades d'abois, son écume de chants de cornes et de trompes. Et dans un éblouissement de vitesse, de lumière et de sons, le formidable cortège repassa par le pays, traçant un nouveau et large sillon dévastateur pour disparaître aussitôt, ravageant et dénudant derrière lui la croupe verte et jaune d'un coteau buissonneux aussi rapidement que si l'éclair rouge de l'orage l'eût lui-même tondu un soir de juin d'un de ses flamboyants coups de cisailles.

Cela dura un temps que nul n'a mesuré et de nouveau le bacchanal revint, plus rauque, plus ample et plus terrible.

Les trois bêtes poursuivies apparurent, haletantes, fumantes, splendides de peur et d'énergie, tout entières crispées dans un vertige de fuite ; mais subitement le faon épuisé, les pattes raidies, s'arrêta. Le cerf et la biche se retournèrent pour l'encourager à la lutte et l'exhorter à la fuite, mais c'était bien fini : le jeune animal, moins résistant que les deux autres, fourbu, avait donné tout son effort ; ses articulations gonflées refusèrent tout service, ses pattes restèrent figées au sol. Il exhala une plainte désespérée et le vieux couple, revenu sur ses pas, tout près de lui, se mit à bramer sinistrement lui aussi.

À ce triple appel de détresse, Stuqui, dans sa grotte, comprit que les temps étaient proches et gravissant le ravin de son rocher, la croix de bois à la main droite et les yeux au ciel, il apparut au seuil de la clairière.

Les regards des trois bêtes traquées implorèrent l'homme accouru, tandis que la meute inlassable se rapprochait d'instant

en instant. Le cerf et la biche semblèrent prendre le solitaire à témoin de leur impuissance et commettre à sa garde la jeune bête épuisée, puis, affolés eux-mêmes devant l'imminence du péril, se renfoncèrent de nouveau, en un vertigineux élan, parmi les profondeurs du taillis.

Une fanfare effroyable d'abois sonnait à pleine gorge dans la combe prochaine. Le faon, affolé, stupide, les yeux dilatés et troubles, restait là, les jambes raidies, fixes, comme vissées au sol, agité de tremblements, appuyé à l'ermite qui, près de lui dressé, farouche et grand, les lèvres balbutiantes, une main sur le col douloureux de la bête, dressait toujours de l'autre sa croix de bois vers le ciel bleu.

Soudain, dans un éblouissement de soleil, la chasse parut, formidable, hérissée, frénétique, toute la meute d'abord, puis la chevauchée derrière dans des rutillements d'étoffes et des éclairs de métal avec les sires, les piqueurs et les valets.

Et la meute, affamée, ivre de vitesse et de bruit, assoiffée de sang, se rua de tout son élan sur le groupe immobile que formaient l'homme et la bête.

Tous deux sous le choc furent culbutés, piétinés, meurtris, puis les crocs et les griffes indistinctement s'enfoncèrent dans les chairs vivantes et Stuqui, comme éveillé d'un songe, violent et sauvage, frappa hardiment à grands coups de sa croix de bois avec des gestes si terribles et des regards si furibonds que les bêtes méchantes qui étranglaient le faon reculèrent, hurlantes de douleur et d'effroi quelques-unes si rudement refoulées qu'elles s'en vinrent rouler jusque sous les pieds des chevaux.

Sur leurs montures hennissantes, aux naseaux blancs d'écume, les sires, eux aussi, ivres du vertige de la vitesse et du désir de la mort, arrivaient enfin à la clairière et ils virent avec étonnement, entre les groupes hurlants, cet homme demi-nu qui, sans merci, frappait leurs chiens à côté de la proie éventrée,

du faon dont les yeux grands ouverts ruisselaient des larmes de la mort.

– Que veut ce voleur ? trancha la voix méchante et courroucée de l'un d'eux. Qu'on l'attache et qu'on le fouette et qu'on le pende haut et court à la maîtresse branche de ce chêne. En même temps sa lourde cravache levée s'abattit sifflante sur le visage mordu et ensanglanté de Stuqui.

Digne et sévère et sans un mot, le solitaire baisa les naseaux du faon mort, redressa sa haute taille et, de son œil royal, regarda les groupes ennemis.

Sa croix était restée à terre, il la ramassa en silence, puis, de son même pas grave et lent, le regard plus sombre et plus attristé que jamais, il retraversa la clairière devant les hommes et les chiens sans qu'aucun parmi les valets, malgré l'ordre jeté par le maître tout-puissant, osât porter la main sur lui.

Cependant les piqueurs, ayant écarté les bêtes dévorantes, emportèrent au loin, en sonnante de la trompe, le butin de leur chasse, et le silence, par degrés revenant, sembla panser encore une fois la forêt meurtrie.

*

Le soir tombait majestueux et lent. Le disque rouge du soleil empourprait les nuages légers du couchant. La cuve que dessinaient les collines semblait pleine de sang ; le silence de la vesprée paraissait se dissoudre dans l'onde bourdonnante du crépuscule et de nouveau l'angoisse, une angoisse plus affolante parce qu'on ne lui trouvait point de cause, dardait ses flèches au cœur des bêtes.

L'ermite était remonté à la clairière : sa main droite tenait toujours la croix rustique nouée d'herbes et de lianes qui, le ma-

tin, avait été impuissante, et les lèvres de l'homme murmuraient quelque chose qui eût pu se traduire ainsi :

« J'ai manqué de foi, Seigneur, et le petit est mort, et que vais-je répondre au cerf et à la biche quand ils viendront me réclamer celui qu'ils avaient commis à ma garde ? Père tout-puissant, je crois en Toi, et je t'implore, car il est écrit que je dois vaincre par Toi et que je triompherai en ton nom ! »

Les yeux de l'homme flamboyaient dans sa face décharnée d'ascète aux cheveux longs.

Il faisait chaud, il faisait lourd, le vent du sud, subtil et léger, se faufilait par les coulées de branches, triste et monotone. L'obscurité graduellement s'épaississait. Et, une à une, parurent les bêtes du canton qui vinrent s'asseoir à leurs places accoutumées entre les buissons, au pied des grands arbres de la clairière.

Dans le lointain on entendit le brame de l'appel du grand cerf et de la biche réclamant leur faon. Les yeux des bêtes s'agrandirent et brillèrent d'un éclat plus intense et ceux de l'homme s'emplirent de pleurs.

Toutes les bêtes le regardaient.

Au loin, vers les étangs, justifiant leur angoisse secrète, un soudain son de trompe troua le silence : l'homme chasserait au clair de lune.

Les yeux des bêtes s'allumèrent de terreur, leurs pattes frémirent, des échine se cintrèrent, des jarrets se ramassèrent : il fallait fuir, fuir encore, fuir toujours. Plus de trêve, plus de repos, plus de sommeil ! Mais le solitaire leva sa croix de bois et redressa son torse incliné : son regard étincelait d'une foi farouche et d'une volonté indomptable, et toutes, dominées par ce pouvoir surnaturel, hypnotisées par cette foi, restèrent immobiles et figées aux places qu'elles étaient venues occuper.

La lune mauvaise n'était pas levée encore et la nuit avait l'air de se draper plus lourdement dans ses voiles.

Au milieu d'un profond silence, le couple chassé le matin apparut entre deux massifs, fouillant la clairière de ses yeux affolés, demandant vainement à tous les coins d'ombre son petit dévoré le matin.

Un mugissement gronda dans la poitrine du vieux mâle ; mais devant l'attitude de l'homme et la gravité des bêtes, les plaintes moururent au fond de leurs gorges et seuls pleurèrent leurs grands yeux profonds, beaux de toute la douleur animale.

Stuqui tomba à genoux, la croix brandie.

En face de lui, au fond de l'éclaircie, le grand chêne centenaire dressait sa masse imposante et sombre et le geste du solitaire, adjurant le ciel, semblait du même coup supplier cette terrible divinité gauloise, formidable et sereine.

Les loups et les chevreuils, les sangliers et les cerfs, les goupils et les lièvres restaient là, muets, fixant intensément leur horizon de ténèbre et scrutant de l'oreille, sans y paraître sensibles, l'espace déjà plein des bruits de la meute lointaine.

Alors, sans qu'on sût pourquoi, tout d'un coup, au milieu de la nuit dense et des ténèbres lourdes, on vit le grand chêne s'illuminer : une corde de feu, un câble de lumière germé de la terre, accrochait son pied, enlaçait son tronc noueux et grimpait et bondissait de branche en branche jusqu'à la cime chenue qu'elle dépassait pour désigner le ciel plein d'étoiles. Peu à peu la lueur émanée devenait plus intense ; le baudrier de feu ceignant ce torse de colosse s'embrasait encore, des rejets de flamme en jaillissaient de part et d'autre, s'entremêlaient, s'enlaçaient et tout le chêne, ceint de clarté, flamboya dans la nuit comme une torche ardente et muette et qui ne se consumait point.

Une émotion immense, une transe surnaturelle étreignirent les bêtes et le solitaire : Dieu l'écoutait, Dieu l'exauçait. Une confiance invincible et muette le riva à toutes celles qui l'entouraient.

Un souffle chaud embrasait la clairière ; quelque chose de profond, de mystérieux, de plus grand que le monde pesait sur tous. De l'inconnu surnaturel et divin se brassait là, se pétrissait de toutes ces fois réunies : des chemins de vérité allaient s'ouvrir et rien d'autre au monde ne comptait plus.

Le grand chêne païen qui barrait le ciel semblait se réconcilier avec Dieu. Et là-bas la meute, ignorante, grondait et se rapprochait, et les hurlements devenaient plus distincts, et elle courait droit à la clairière.

La biche vint s'appuyer à l'homme et le grand cerf, lui, marcha vers le chêne. Quelque chose de plus fort que sa volonté, de plus fort que la crainte de la meute, de plus fort que tout le poussait, le menait vers cet inconnu qu'il sentait bienfaisant.

Comme s'il eût accompli un rite, il s'arrêta bientôt et sa tête et ses grandes cornes brûlantes s'inclinèrent devant le tronc antique où flamboyait Dieu. Alors il sentit quelque chose se détacher de l'arbre et se fixer dans sa ramure. Il comprit qu'une œuvre obscure et grande se réalisait, et lentement il se redressa.

Une croix rustique de clématite pourrie phosphorait parmi ses cornes. Il lui sembla que ce fardeau léger était un monde, il perçut en lui une force invincible et se retourna.

Toutes les bêtes dardaient sur la croix de feu leurs yeux ardents, aucune n'avait l'air d'entendre les hurlements infernaux des meutes approchantes suivant la piste de l'une d'elles.

Le solitaire se tourna de côté, sa croix sombre toujours brandie vers le ciel, tandis que son doigt désignait le grand chêne et le cerf miraculeux, et la biche près de lui se tint, elle aussi, immobile, fixant son mâle illuminé. Un silence religieux

pesa sur la clairière. Le blasphème de la chasse emplissait le ravin de la cabane.

Pas une bête ne bougeait.

Comme une rafale de tempête ou un sabbat de damnés, l'aboi formidable et menaçant reprenait, gonflait, grondait, emplissait la nuit et le silence.

Et les chiens de tête, les grands molosses aux crocs terribles, aux pattes d'acier, arrivèrent, et leur élan irrésistible s'écrasa là, tout d'un coup, tandis que les derniers poussaient encore ceux qui étaient devant eux, qui s'affaissaient en silence au fur et à mesure qu'ils arrivaient sur les premiers.

Ainsi la chasse se tut.

Et les chevaux par derrière apparurent et se cabrèrent et les valets et les piqueurs qui les montaient tombèrent sans souffle, la poitrine et la tête sur le col de leurs montures.

Et le comte Hubert enfin émergea du ravin profond.

Ses yeux, flamboyants de passion sauvage, virent le chêne de feu devant lequel le grand cerf miraculeux, debout, immobile, érigeait lui aussi la croix de feu. Il vit les yeux des bêtes qui flamboyaient et formaient d'un bout à l'autre de la clairière une double haie lumineuse et vivante d'étoiles de foi, et cette biche immobile et cet homme maigre et grand qu'il avait insulté le matin.

Son regard un instant erra de la croix de lumière de la bête à la croix de ténèbre de l'homme. Il sentit dans sa poitrine un embrasement, son cœur flamboya comme une torche ; quelque chose de plus violent que sa volonté de barbare l'étreignait sur son étalon cabré, derrière ses chiens affaissés et ses piqueurs muets.

Il sauta à terre, bondit par-dessus la meute et, entre la biche immobile et l'homme sombre, devant la nature et devant

la croix, il tomba à genoux, la face prosternée, criant de toute sa foi neuve, sauvage et vivace :

– Seigneur ! Seigneur ! Seigneur, je crois en Toi !

*

Ainsi finit l'histoire du miracle de saint Hubert telle qu'il m'a plu de la rêver dans un décor cher et familier et telle que j'aimerais qu'on la racontât, quelque soir d'hiver, dans mon pays.

Ce livre numérique :

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en janvier 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Louis Pergaud, *La revanche du corbeau : nouvelles histoires de bêtes*, Paris Mercure de France, 1911 et : Louis Pergaud, *La Vie Des Bêtes - Le-brac Bucheron - Le Miracle De Saint-Hubert - Léon Deubel - La Fontaine Et La Psychologie Animale - Choix De Poèmes*, Martinsart – Du Burin, 1924-1938. La photo de première page, *Les bords de l'Aire*, a été prise, le 30.04.11, par Dom Vuichard et Anne Van de Perre.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non pro-

fessionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : **www.noslivres.net**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>,
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.